

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

La culture intellectuelle	Comte Henri Carton de Wiart
Sur les bons et les mauvais sentiments en littérature	Henri Massis
Impressions de Vienne	Comte Gonzague de Reynold
Le traité Benedetti	A. de Ridder
Mes beaux jours de Grenoble	Paul Cazin
Leçons excellentes tirées d'un mauvais livre	H. de Vries de Heekelingen
La supertaxe	Comte Pierre de Liedekerke
Un grand hebdomadaire flamand	Chanoine Paul Halflants
Le cubisme	Marcel Schmitz
<b>Les idées et les faits : Chronique des idées : Le centenaire de Laënnec, J. Schyrgens. — La fermentation arabe, C<sup>o</sup> Perovsky. — France. — Angleterre. — Amérique.</b>	

### La Semaine

♦ Les dispensateurs des prix Nobel ont beau déclarer que MM. Chamberlain, Briand et Stresemann ont bien travaillé pour la Paix, et mérité par là les millions de revenus des centaines de millions gagnés par l'inventeur de la dynamite, les récentes négociations de Genève n'en justifient pas moins les pires appréhensions.

Comment expliquer l'incroyable langage que le général von Pawels tint l'autre jour au maréchal Foch à Paris, si vraiment le Reich veut la Paix ?

— Vous fortifiez votre frontière à l'Est alors que le Traité de Versailles vous l'interdit ?

— Le Traité stipule que nos fortifications orientales peuvent rester en état, ce que nous estimons vouloir dire qu'il nous est permis d'en augmenter la puissance d'après l'augmentation de la puissance contre laquelle elles sont destinées à nous... défendre !!

Et les vainqueurs tolèrent que le vaincu (un vaincu criminel) leur parle sur ce ton !

Et on passe outre. Et le contrôle interallié sera supprimé. Et la S. D. N. n'investiguerà jamais en Allemagne...

Il ne faut pas être prophète pour prédire que l'évacuation de la Rhénanie est prochaine, que l'Allemagne n'attendra pas longtemps pour chercher noise à la Pologne, et qu'à grands cris elle va exiger des colonies.

Une fois de plus l'Allemagne prussifiée a gagné la partie. Que si toutes ces concessions étaient faites à une Allemagne repentante et pacifique, tout le monde s'en féliciterait. Mais considérées comme des preuves de faiblesse, ne nourriront-elles pas l'esprit militariste prussien même malgré M. Stresemann, à supposer cet habile négociateur vraiment pacifique ?

Et comment croire à la volonté de Paix d'un Reich que personne ne menace, qu'aucune nation ne songe le moins du monde à attaquer, mais qui ne s'en arme pas moins à l'Est, qui forme soigneusement son armée de cadres, qui organise des usines de matériel de guerre et de gaz en territoire russe, qui envoie des officiers allemands instruire les armées rouges...

A la lumière de ces faits, toute concession à la Prusse militariste par essence prend figure de trahison à la cause de la Paix européenne.

Si l'Allemagne n'est pas ce que pense M. Briand, — et ce qu'affirme, peut-être de bonne foi M. Stresemann — Locarno, Thoiry et Genève conduisent tout droit à une nouvelle guerre. Que la Pologne et la Tchécoslovaquie prennent garde, car elles sont directement menacées !...

Tout de même — réplique-t-on — il n'est pas possible de maintenir une grande nation comme l'Allemagne en tutelle pour ne pas dire en état de vasselage. Alors ?...

Eh oui ! La grande faute fut de n'avoir pas brisé l'hégémonie prussienne, après avoir accepté un armistice prématuré... On n'évitera plus le relèvement intégral de la puissance allemande. Empêchera-t-on que, tôt ou tard, la Prusse n'en abuse à nouveau ? Les victoires répétées de M. Stresemann sur MM. Briand, Chamberlain et Vandervelde donnent le trison... malgré les couronnes-or distribuées par Stockholm.

D'ailleurs, comment croire que l'Europe apostate retrouvera jamais la Paix si elle ne revient à Dieu et à Son Eglise ?...

♦ « La démocratie n'est possible que dans les pays riches », a déclaré Mussolini. La démocratie-politique gaspille, corrompt et tarit. Seuls, les riches peuvent être ruinés...

« Je considère comme absurde qu'un homme, uniquement parce qu'il arrive à sa vingt et unième année, se voie conférer le vote ». Quel réconfort de trouver cette vérité d'élémentaire bon sens sur les lèvres d'un homme d'Etat ! Et non pas seulement comme une boutade, ou une réflexion idéale et théorique dont on regrette l'impossibilité pratique, mais comme un principe d'action, comme une vérité essentielle et primordiale, que l'on se hâte de réaliser pour éviter à son pays les plus grands malheurs.

La prodigieuse renaissance italienne met une note claire dans le sombre tableau du relèvement prussien.

# La culture intellectuelle

## Le service national. L'action catholique (1)

« La culture intellectuelle. Le service national. L'action catholique ». Tel sera le sujet de ce discours de clôture. Vous trouverez peut-être qu'il y a quelque présomption à aborder une matière aussi vaste avec les moyens et le temps dont je dispose. C'est aussi mon avis. Et c'est pourquoi je m'empresse d'établir les responsabilités... Ce sujet, ce n'est pas moi qui l'ai choisi. Le Président de la Fédération belge des Etudiants catholiques l'a choisi pour moi. Je ne l'ai même pas suggéré ou proposé. Il m'a été imposé d'office. Et voilà, n'est-il pas vrai, qui est de bonne méthode et de bonne discipline.

Tout de suite, je veux souligner dans ce procédé, qui nous eût peut-être surpris jadis, un trait caractéristique de la génération nouvelle. Plus et mieux que celles qui l'ont précédée, elle comprend que l'ordre ne va pas sans autorité; elle a l'esprit d'organisation et le sens du commandement. Cette génération, dont vous êtes, vous l'accusez, Messieurs les Etudiants, de beaucoup de défauts et de lacunes, si j'en juge par le remarquable syllabus de votre Congrès. Eh! bien, je vous en prie, ne soyez pas trop sévères pour elle et sachez lui rendre une justice que vos aînés ont en tout cas le devoir de proclamer.

J'admire dans la jeunesse d'aujourd'hui des qualités d'initiative et d'énergie qui sont sans doute le prolongement de ses vertus de guerre et l'héritage de tant de jeunes guerriers qui ont été formés à l'école du réalisme le plus rude. Elle est bien éloignée de cette jeunesse d'il y a quelque trente ans et chez laquelle un goût excessif pour l'analyse avait déréglé les leviers et les ressorts de l'action au point que ses tendances au dilettantisme et à une certaine anarchie morale lui avaient valu les fâcheuses épithètes de « in de : i cle » et de « décadents ». E le pratique l'éducation physique qui donne la confiance en soi. Plutôt que de couper en quatre le fil énu d'un sentiment ou d'une idée, elle préfère faire du muscle et couvrir du cent à l'heure.

Le type qui la personnifie n'a presque plus rien de commun avec le Reré de Châteaubriand ni avec le Rolla d'Alfred de Musset ni avec le Cés E. s intes de J.-K. Huysmans. Il ressemble beaucoup plus aux héros récents de Montherlant.

Parce qu'il est moins léger, moins épicurien, moins raffiné, il a davantage l'orgueil de sa force. Je crois qu'il résiste mieux aux orages de la passion. Pour lui, s'il faut en croire Luc Hommel, un des chefs de file de la Ligue de l'Autorité : l'amour n'est plus le maître. En tout cas, ce jeune homme d'aujourd'hui qui prend la vie plus au sérieux m'apparaît mieux armé de vaillance et de franchise. Jadis, les jeunes hommes qui possédaient la foi, la dissimulaient trop souvent. Le respect humain était pour ces adolescents trop prudents ou trop timides, une maladie courante; aujourd'hui cette monstruosité psychologique tend à disparaître et nous la verrons, je l'espère, bientôt reléguée avec les iguanodons et les brontosaures parmi les espèces perdus qui dorment en nos musées. Des groupements comme les vôtres et comme cette admirable A. C. J. B. ont contribué à lui faire mordre la poussière. Et vos cohortes aux bannières déployées et aux calots d'astrakan mènent gaîment ses funérailles. Votre jeunesse et orde la vie avec plus de décision et plus de courage et je la vois campée devant la destinée comme ce bel éphebe que Victor Rousseau a taillé dans le marbre, qui s'arcboute à un fût de colonne et, le front levé, plonge le regard dans l'avenir avec une énergie confiante et une indéfectible espérance.

Oui, marquons ces bons points à la génération montante. Une

critique judicieuse doit toujours s'efforcer à découvrir la beauté des êtres et des œuvres avant que d'en rechercher les défauts et les faiblesses.

Mais, cet hommage lui ayant été rendu, je crois, avec votre syllabus, que, dans son ensemble, cette jeunesse est gravement atteinte par une crise de la culture générale qui s'aggrave de plus en plus. Elle est, en général, peu curieuse d'intellectualité. Les choses de l'esprit exercent sur elle une médiocre séduction. Les spéculations de la Bourse risquent de l'attirer plus que les spéculations de la pensée. Elle est trop indifférente à l'action politique ou sociale qui touche au bien commun de la cité. Dans un livre récent et pénétrant qui s'appelle *le Jeune homme*, François Mauriac écrit ceci qui concerne la jeunesse de France, mais qui trouverait sans doute quelque application chez nous : « Les plus désintéressés peuvent rêver encore du bicoine de Polytechnique ou du casoar de Saint-Cyr, mais presque tous se voient plutôt assis à un bureau américain, achevant de dicter une lettre à quelque dactylographe amoureuse et dédaignée; leur auto dernier cri les attend à la porte. Beaucoup exigent, à peine sortis du collège et sans apprentissage, l'argent, la gloire, l'usage délicieux du monde. L'armée de ceux qui jouent des coudes et celle des désespérés en quête d'une méthode pour échapper au réel, se rejoignent dans la haine de la culture ».

\* \* \*

Oui, il y a du vrai dans ce jugement, si sévère qu'il soit. Mais une telle crise trouve bien des explications qui sont aussi des excuses. Ce défaut de culture générale, qui existait déjà avant la guerre et que le matérialisme du XIX<sup>e</sup> si clé avait encouragé, la guerre l'a fatalement développé et précipité. Avant que de philosopher, il faut vivre. Or, dans un pays dont la population a été saignée à blanc et qui s'est retrouvé, après cinquante-deux mois d'une tragédie sans précédent, chargé de gloire mais aussi de ruines et de dettes, c'est désormais, et jusqu'à nouvel ordre, un luxe d'avoir des idées personnelles et de s'y complaire. Nous vivons sous le signe de l'argent, il faut s'empreser de « make money ». Où sont ceux qui pourront désormais vivre sans travailler? Ceux qui essayent de retenir le capital entre leurs mains inquiètes, le voient fuir comme de l'eau. L'ajusteur gagne plus que l'ingénieur et, surtout plus vite. Les études prennent un caractère plus technique. La pente de l'enseignement draine de plus en plus les intelligences vers la spécialisation. Chacun suit le versant qu'il s'est choisi. Et ainsi les hauts plateaux des idées générales et désintéressées se dessèchent. La littérature, les arts, le théâtre deviennent des industries et toutes les Muses passent l'une après l'autre à l'école de Mercure, Dieu du Commerce.

Nos méthodes pédagogiques gavent les intelligences au lieu de les former. Elles tendent à faire des encyclopédies plutôt que des hommes. Elles confondent culture et information. Je lis dans un manifeste récent de la Ligue nationale d'hygiène mentale : « Notre enseignement moyen est empoisonné par l'abus des manuels qui, fournissant en tout temps un aliment à la mémoire, dispensent les élèves d'avoir recours aux formes supérieures de l'activité intellectuelle. C'est pourquoi l'on constate chez la plupart des adolescents qui achèvent leurs études moyennes une navrante pauvreté de la réflexion, un flottement déplorable du jugement, un pénible décousu dans le raisonnement, l'absence de tout esprit de synthèse, une désolante lenteur intellectuelle une tendance manifeste, quand on leur pose une question, à

(1) Discours prononcé au Congrès de la Fédération Belge des Etudiants Catholiques, tenu à la Salle Patria à Bruxelles, le 5 décembre 1926.

tâcher de se souvenir au lieu de penser par eux-mêmes » (1).

L'indifférence à l'action politique trouve aussi des excuses où les contingences économiques ont leur part. On conçoit l'enthousiasme avec lequel la génération de 1884 a lutté pour sauver l'âme des enfants d'un régime scolaire qui risquait d'entraîner la déchristianisation de notre pays. On conçoit l'ardeur passionnée avec laquelle la génération suivante, obéissant à l'appel d'un Léon XIII, protestait contre les abus du manchestérianisme qui écrasait les faibles, revendiquant pour le travailleur le droit à la vie de l'âme et du corps, appelant au secours de ses misères imméritées cette source de charité qui s'appelle l'initiative privée et ce justicier des abus qui s'appelle l'Etat. Dans cette longue et dure croisade pour l'éducation morale, l'organisation professionnelle, la législation sociale, dans les campagnes que nous avons poursuivies pour le service militaire personnel, l'instruction obligatoire, l'entreprise coloniale, il y avait une part de chevalerie et de générosité bien faite pour exalter des cœurs de vingt ans épris d'idéal... Mais, il faut bien l'avouer, les fruits de cendre de la paix n'ont pas la même saveur. Il est difficile d'entraîner à l'action politique la jeunesse d'aujourd'hui en lui assignant comme objet la péréquation de la supertaxe ou la réglementation des licences d'exportation. Vaut-il mieux stabiliser à 175 francs la livre comme l'a fait M. Franconi, au risque de rendre l'omelette bien amère pour les petits porteurs de rentes ou de revaloriser le franc à 130 ou à 100 la livre comme M. Poincaré au risque de diminuer les chances de l'expansion industrielle? L'index-number et même le plan Dawes sonnent moins clair à vos oreilles que les grandes causes pour lesquelles la jeunesse d'antan marchait d'un tel entrain à l'assaut du Forum.

\* \* \*

Quelles que soient les causes de cette crise de la culture générale, ses effets sont patents autant qu'ils sont fâcheux.

Dans la vie courante, ce réalisme qui fait prédominer l'élément quantitatif sur l'élément qualitatif crée une certaine brutalité des mœurs disons mieux, une certaine muflerie qui ferait regretter parfois le temps des Précieuses. Il multiplie à de trop nombreux exemplaires le type du butor qui ne renvoie pas l'ascenseur, qui grimpe sur la plate-forme des trams sans laisser aux vieux Messieurs le temps d'en descendre, qui ne voile pas ses phares et aveugle ceux qui croient pouvoir, eux aussi, user de la route. Mais il y a pis : l'idéal devient une gêne pour les jeunes gens eux-mêmes. Beaucoup étouffent d'idéal en eux comme une fille-mère étouffe son nouveau-né.

Cependant la masse demeure chez nous nourrie d'une certaine vie religieuse. La majorité de notre jeunesse intellectuelle sort des écoles libres. Comment expliquer que cette formation première exercée si peu d'influence? Votre Congrès a très bien compris le pourquoi de ce contraste. C'est que la plupart se contentent d'une connaissance superficielle de la religion et ne méditent pas le sens profond des vérités de la foi. Pour goûter ces vérités, pour se pénétrer de ce qu'elles ont de vivifiant, pour les faire rayonner dans les mœurs, les arts, les lettres, l'action publique, il est périlleux de s'en tenir au Petit cathéchisme et aux conceptions d'une première vue d'enfance. La foi du charbonnier est un aliment suffisant peut-être pour un charbonnier : elle ne suffit pas pour une élite intellectuelle. Ces vérités doivent vivre, grandir, se viriliser avec nous, sinon leur pauvreté trahit nos aspirations et nos exigences. Lorsque leur progrès n'accompagne pas le développement de l'esprit, il se produit une rupture d'équilibre. Et nos croyances, loin de conduire notre volonté, se traînent à sa suite dans le bagage des vieux souvenirs. Elles ne sont plus alors qu'une inclination vague, une habitude ou même une attitude. Elles ne sont plus le moteur de notre activité.

A l'indiscipline des mœurs répond l'indigence des idées : « Belges, disait le cardinal Mercier dans une de ses dernières lettres pastorales, honorez les travailleurs de la pensée, les écrivains, les artistes. Nous avons trop au dehors la réputation d'être un pays aux idées mesquines, aux horizons étroits. » Ecoutons cette leçon. Elle est un appel à la haute culture sans laquelle l'esprit, fermé aux grandes idées, est condamné à la médiocrité.

Nous croyons volontiers être libérés des formules toutes faites,

(1) A Gravis. *Situation et réforme de l'enseignement*. Bruxelles, Bathy, 1926, p. 9.

des lieux communs et des mots creux. En fait, la logomachie du XIX<sup>e</sup> siècle a conservé toute sa puissance; aux sophismes de la Déclaration des droits de l'Homme, sont venus s'ajouter l'art pour l'art, le matérialisme historique, l'antagonisme des classes, sans compter toute l'idéologie du pacifisme et de l'internationalisme. Le sens critique est affaibli. Jamais gouvernement n'a trouvé, mieux qu'en nos temps récents, le moyen de faire avaler au public des journaux les communiqués de sa politique. Le persiflage et le dénigrement demeurent en honneur, mais le sens critique véritable qui contrôle les opinions ou les préjugés d'un journal, semble perdu, pour la plupart de nos contemporains. Et le mot de Baudelaire sur les Belges « qui pensent en bande » n'a pas perdu son actualité, tant s'en faut! L'utilitarisme et la spécialisation à outrance sont-ils au moins salutaires dans la vie professionnelle? J'en doute. Celle-ci veut aussi une certaine formation générale. On connaît l'histoire de cet explorateur chez les Indiens qui voulait leur enseigner le labourage. Il les quitta, leur laissant une charrue et un boeuf. Quelques semaines plus tard, il repassa au même endroit. Qu'avaient fait ses élèves? Du bois de la charrue, ils avaient fait un bon feu, et s'en étaient servi pour faire rôtir le boeuf. C'est l'histoire de toutes les méthodes d'éducation trop superficielles qui négligent le général pour le particulier.

Mais j'en viens à la vie publique. C'est ici surtout que la crise intellectuelle a provoqué un divorce entre les élites et le peuple. Les intellectuels s'excluent eux-mêmes de la vie publique. Et comme ils souffrent, malgré tout, de voir leurs forces perdues, méconnues, inutiles, ils adoptent trop souvent des façons d'émigrés à l'intérieur, injuriant les assemblées dont les portes ne s'ouvrent pas d'elles-mêmes devant eux. En revanche, la démocratie inorganisée, qui a besoin de chefs, les prend où elles les trouve, faute de les trouver là où elle devrait les choisir. Cela est grave. En effet, ce n'est ni le grand homme ni les masses qui font le destin des Etats. C'est l'élite intellectuelle qui règle le sort de la patrie. L'homme illustre, qui sera toujours une rare exception, ne remplit qu'un rôle de porte-voix ou de proclamateur pour ce que l'élite pense. Quant à la multitude, elle ne voit dans la politique, sauf dans des heures solennelles, qu'un moyen de sauvegarder immédiatement ses intérêts matériels.

\* \* \*

Je vous ai indiqué le mal, ses causes et ses effets. Quant au remède, vous l'avez dégagé déjà dans votre Congrès : ramener et cultiver le goût des idées générales, approfondir les connaissances religieuses, corriger l'institution parlementaire, améliorer la qualité de ses élus. A votre délibération, je me borne à ajouter l'avis d'un philosophe de génie. Joseph de Maistre écrivait en 1810, au ministre de l'Instruction publique, de Russie : « Observez, M. le comte, la sagesse de nos anciens... Tout le monde devait savoir bien penser, bien écrire, bien parler. Ils avaient borné à ces trois points l'éducation générale ». C'est en effet, le vrai rôle, trop oublié, des humanités qui ne doivent pas tendre à encombrer les cervelles de notions positives, mais à les former à penser avec logique, à classer les idées, à les exprimer clairement et simplement. C'est par de telles méthodes que l'on prépare les intelligences à exceller non seulement dans la profession, mais aussi dans la cité et à défricher autour d'elles d'autres intelligences par le professorat, par le journal, par la revue, par le discours, par le cercle d'études.

Toutefois, le programme de Joseph de Maistre est un peu court. Apprendre à penser, à écrire, à parler, c'est quelque chose. Apprendre à vouloir, c'est mieux. L'intelligence et le caractère sont les deux faces d'une médaille bien frappée. Aux facultés de réflexion, de style, d'éloquence, il faut un objet qui les justifie et qui soit digne d'elles.

\* \* \*

Apprendre à vouloir. Ici apparaît la nécessité d'une doctrine, d'une foi. Mais quelle foi? Un écrivain d'aujourd'hui, André Lamandé, l'auteur des *Lions en croix* prête à son héros dans un livre tout récent : *Les enfants du siècle*, les propos désespérés que voici : « Que croie?... Une foi manque à mon âme. Une foi manque à mon siècle. Elle absente, lui et moi nous allons périr... Ah! que vienne, avant que je touche le fond de l'abîme, la foi

qui éperonnera mon âme de spiritualité!». Un tel langage est bien celui de tant de nos contemporains qui cherchent dans le brouillard et le désarroi un phare vers lequel se guider. Ils ont éprouvé la faillite des fanaux trompeurs qu'on leur avait tout à tour proposés. Ils ont compris que la science n'explique jamais la raison dernière des choses et que les lampes qu'elle allume ne font que projeter de nouvelles ombres dans le champ élargi du mystère. Ils ont vu les théories de la force prêchées par Nietzsche aboutir à la défaite, après avoir foulé aux pieds le droit des faibles et la douleur des hommes. Ils ont vu l'humanitarisme vague provoquer les ignominies de la révolution russe comme jadis celles de la Terreur de 1793. Mais beaucoup hésitent à lever les yeux sur la croix salvatrice qui, comme le serpent d'airain à l'entrée du camp de Moïse, guérit les malheureux et les découragés.

Pour nous, qui avons l'ineffable bonheur de croire, c'est dans ce signe que notre volonté trouve un motif d'action et d'espérance. C'est là aussi que nous trouvons la loi suprême de l'amour qui donne à la culture intellectuelle toute sa perfection.

Par elle seule, la culture intellectuelle peut n'être qu'une déception et même un danger. La science, le droit, la justice sont des astres sans lumière et sans rayonnement s'ils ne reçoivent d'un foyer central leur lumière, leur chaleur et leur éclat. L'intelligence sans plus tourne aisément en orgueil, en sécheresse, en ironie desséchante, voire en force destructive. Un Voltaire, un Anatole France, un Abel Hermant ont beau être des aristocrates de la pensée. Leur maîtrise rappelle celle des sépulcres blanchis de l'Évangile et leur rhétorique sonne bien faux à côté des écrits d'un Saint-François de Sales, d'un Ozanam, d'un Paul Claudel. « Quand je parlais les langues des hommes et des anges, dit saint Paul, si je n'ai point la charité, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante ». Et dans sa hiérarchie des trois ordres, Pascal place la charité au-dessus de l'intelligence qui est elle-même au-dessus de la chair. C'est que l'amour seul est créateur. Seul, il détient la clé du festin.

Quelle force armera l'intelligence mise au service des plus nobles amours? L'amour de l'Église, qui est non seulement comme le disait Guizot, la grande école du respect, mais la source même de l'ordre, de la mesure, de la clarté. Unissant l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, elle seule fournit à la société humaine une solide armature; à la morale, une sanction certaine; aux libertés qui veulent usurper sur les libertés voisines, une digue et un frein. Elle seule peut sauver l'Europe contre les souffles empoisonnés d'une nouvelle barbarie qui gronde dans les steppes russes et asiatiques.

A cet amour s'unit celui pour notre temps et pour le peuple dont nous sommes. S'il est méprisable de le flatter, il est doux de le servir. Il est noble de lui restituer la vérité. Et pour cela, il faut le comprendre, il faut lui parler sa langue, il faut comprendre son âme. J'entends dire par des jeunes : les catholiques n'ont pas de programme politique. N'en est-ce pas un que de servir la civilisation chrétienne et de la répandre, n'en est-ce pas un que d'assurer dans ce pays qui est le nôtre les droits de la liberté religieuse pour lesquels nous avons fait en partie les révolutions de 1789 et de 1830? N'en est-ce pas un que de défendre les droits de la famille, cet argument incomparable d'ordre, de tradition, de dévouement, de progrès? N'en est-ce pas un que de veiller au respect de la propriété privée et à l'harmonie des classes sociales? N'en est-ce pas un que de protéger l'unité nationale contre les affreux sophismes séparatistes qui méconnaissent toutes les lois historiques et toutes les nécessités économiques d'un petit pays de 30,000 kilomètres carrés dont la population atteint tout juste celle de Londres? N'en est-ce pas un que de projeter notre effort national dans cet empire colonial dont nous a dotés le génie d'un Léopold II et qui est si opportunément pour nous une école d'initiative et une soupape d'énergie? Voulez-vous des formules plus concrètes : la campagne pour le suffrage familial, celle pour l'admirable notion des allocations familiales, des réformes pratiques comme celles relatives à l'abandon de famille et à une protection toujours plus complète de l'enfance, la lutte contre le jeu impie et corrompue qui dégoûte du travail honnête et discrédite la propriété plus que les attaques de tous les communistes, la lutte contre l'alcoolisme qui empoisonne jusque dans les générations futures les sources de la vie, la lutte contre l'obscénité qui nous guette par mille formes perverses et n'épargne point la jeunesse dont nous sommes comptables envers l'avenir? Faut-il ajouter à cette simple esquisse le devoir primordial de la défense du sol combiné avec un effort loyal et clairvoyant pour réaliser dans

le monde cette paix qui ne peut être que la tranquillité de l'ordre? Dites, ne trouvez-vous pas qu'il y a dans tant de nobles tâches des requêtes suffisamment hautes et pressantes pour toutes les réserves d'énergie dont vos âmes sont gonflées?

En ces heures d'inquiétude, c'est sur vous, pour qui la Providence a été si prodigue, que l'Église et la Patrie sont surtout en droit de compter.

*Soyez pour la Beauté, soyez contre le nombre.  
Rappelez-vous la plage sombre  
Le flot chantant de l'Idéal.*

Plus d'une fois sans doute, vous vous êtes entendu rappeler le mot fameux de Diotyme, la prêtresse de Mantinée, lorsqu'elle dit à Socrate dans le Banquet de Platon : « Ce qui donne du goût, vois-tu à la vie humaine, c'est le sens de l'éternelle beauté ». Mais je n'ai point à remonter aux plus belles leçons de l'antiquité classique. Un souvenir plus proche de nous s'évoque à mon esprit. Je pense à celui qui fut pour le service de la patrie comme pour le service de l'Église une leçon vivante, à cet illustre et regretté cardinal Mercier qui vous aimait tant et auquel, apôtre de l'intelligence et de la charité, s'applique, comme si elle avait été écrite pour lui, cette expression sublime que Dante emploie dans son divin poème : « Une lumière intellectuelle toute pleine d'amour ». Que cette lumière intellectuelle qui brillera de plus en plus dans notre ciel et peut-être un jour sur nos autels demeure votre guide. Qu'elle vous encourage à faire déferler sur notre plage obscure une génération d'élite toujours fidèle au triple idéal de foi, d'espérance et d'amour.

Comte H. CARTON DE WIART.  
Ministre d'Etat.

## Sur les bons et les mauvais sentiments en littérature

Lorsque je fis paraître un essai sur le *Bal* de Raymond Radiguet, Jacques Rivière me répondit dans la *Nouvelle Revue Française* par une « lettre ouverte sur les bons et les mauvais sentiments », où il me reprochait, entre autres choses, d'être harcelé par « cette distinction dont s'effraient et s'enchantent les collégiens entre les bons et les mauvais livres ». « Vous croyez, me disait-il, qu'un romancier doit choisir entre la peinture du bien et celle du mal ; et c'était pour conclure qu'une « telle opposition est factice » et « qu'il est impossible à un romancier... d'éprouver une préférence de principe pour le Bien ou pour le Mal ».

La mort vint interrompre le dialogue qui allait s'établir entre nous sur une question où se trouvent engagés les rapports de l'art et de la morale, ou plus exactement de la morale et de la psychologie. « Je m'élevé, m'écrivait Rivière, je résiste contre l'immense habitude qui a été prise en littérature de concevoir la morale à part, de la poser d'abord comme un schème abstrait et de partir de ses qualifications pour explorer la matière psychologique ».

A quoi je me proposais de lui répondre : « Il ne s'agit pas d'interdire au psychologue de pénétrer dans les « fourrés », ni de suivre les « méandres » des caractères; il peut, il doit pousser, comme vous le dites, vers le point le plus confus, le plus « bouché », le plus chargé de « grains », de l'océan psychologique, mais à condition que cet amour du singulier et de l'individuel ne lui fasse pas porter atteinte à l'unité et à l'identité du composé humain. « Il n'y a qu'un art pernicieux, disait Baudelaire, c'est celui qui dérange les conditions de la vie; et la première condition nécessaire pour faire un art sain est la croyance à l'unité intégrale ». J'estime qu'on peut aller aussi avant qu'on voudra dans la connaissance de

l'homme, — un Pascal en témoin — sans que la notion de la personne humaine doive en subir l'atteinte. Et voilà tout le point. Il ne convient pas que le romancier introduise dans son récit des « repères moraux » ou qu'il juge ses personnages suivant certains « critères définis » (1), mais il se doit de respecter leur réalité substantielle; et je crains qu'un certain psychologisme ne tende, en fait, à la dissolution de la personnalité.

Cette dissolution, c'est le trait qui nous frappe dans les manifestations les plus récentes de notre jeune littérature, chez les disciples de Gide et de Proust par exemple (2) : c'est le signe qui caractérise cette influence et ce nouvel apport littéraire. Tous les personnages que nous montrent ces jeunes écrivains, se reconnaissent à ceci qu'ils ne sont plus *centrés* (3), et voilà qui compose entre eux une étrange ressemblance, bien faite pour les différencier de tous les types humains qui ont existé jusqu'à ce jour dans notre littérature. Il y a en eux quelque chose de dénoué et comme un refus de se former, de se laisser former, de se rectifier, de ramener à l'unité leurs discordances. Nul effort de concentration sur aucun point de leur sensibilité, mais une sincérité toute matérielle, où l'esprit ne joue plus aucun rôle. Non seulement leur intelligence et leur volonté n'ont pas d'objet distinct, mais il semble que le sujet lui-même soit à la recherche d'un introuvable *moi*, comme si le terme de l'individualisme moderne, après s'être fait le centre de tout, pour vivre la de vie égoïste des passions et des sens, devait finalement aboutir à une dilution intégrale, à une complète résorption dans l'originelle confusion des choses. Aussi bien dirait-on que ces nouveaux personnages, issus des dissociations d'un psychologisme morbide, ne soient pas même en quête d'une identité à laquelle ils paraissent ne plus croire et qu'ils tendent d'instinct « à échapper à l'étau du monde pour mieux se dérober à eux-mêmes ».

Identité spirituelle, mais du même coup identité morale, car le moral et l'intellectuel se réalise dans l'unité de la personne humaine qui a le bien pour fin. Cette vérité se prolonge dans l'ordre esthétique et c'est en ce sens que Claudel a pu dire : « *Le mal ne compose pas* ». Mais certains n'en tireront-ils pas avantage pour prétendre que les ouvrages d'André Gide, par exemple, ne sauraient avoir la qualité qui les fait vivre, si son inspiration était toute malicieuse? Et cela nous réintroduit au vif du débat que Jacques Rivière avait ouvert. A défaut des explications que je n'ai pu lui fournir, qu'on me permette de commenter cet admirable propos

(1) « Le crime est-il toujours châtié, la vertu gratifiée? Non; mais cependant si votre roman... est bien fait, il ne prendra envie à personne de violer les lois de la Nature. » (Ch. Baudelaire).

(2) Mais n'est-ce pas fausser l'enseignement de Marcel Proust que d'en tirer une analyse destructrice de la *personnalité*? Si l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* a décrit les ruptures, les éclipses, les déchéances de la raison, s'il nous montre des esprits dévastés (et comment cette dévastation se produit, laissant des parties encore intactes et comme survivantes à la déchéance des autres), il ne porte pas atteinte à la notion générale de l'homme. « Notre sentiment de la continuité de l'âme est le plus fort », écrit-il quelque part, et ailleurs il ajoute : « Nous sommes libres dans la vie, mais en ayant des buts ». — A la vérité, c'est aux théoriciens du « proustisme » que nous devons cette vision d'un univers dissocié, qui donne « l'impression du naufrage ». L'objet de Proust n'était pas métaphysique; et pour peindre le singulier, qui est le domaine propre de son art, il n'entendait pas renverser la morale naturelle, ni la philosophie des choses; elles sont absentes de son œuvre, étrangement absentes, mais elles ne sont pas niées; voilà sa différence avec Gide. Proust ne contestait pas la légitimité, ni l'universalité des principes communs. Bien plus, il ajoutait : « Fort heureusement pour la sympathie et la compréhension qui sont de si grands plaisirs dans la vie, c'est dans une trame universelle que nos individualités sont taillées ». Mais certaines exégèses proustiennes ont brouillé tout cela; et c'est bien plus à ses commentateurs qu'à Marcel Proust lui-même qu'on doit attribuer l'influence pernicieuse dont nous parlons ici.

(3) Edmond Jaloux en a fait la remarque dans un récent feuilletton des *Nouvelles Littéraires*.

de Claudel, pour l'appliquer précisément au cas de l'auteur de *l'Immoraliste*. Mais force nous est d'introduire, dès l'abord, quelques définitions.

Pour un catholique, comme Claudel, le *mal* est une pure déficience, une privation, et par là même ne saurait avoir d'existence positive. Le mal ou malheur humain n'est rien d'autre, en effet, que le « manque » d'une ou de plusieurs des conditions qui composent le bien, avec, en plus, le sentiment de ce manque. C'est ce dernier sentiment qui fait la douleur, comme le plaisir naît du sentiment contraire. L'homme pour être moralement, pour s'épanouir selon sa nature, doit demeurer dans l'ordre du bien; s'il fait le mal, il se diminue, cesse d'être *soi*, se prive, et alors même qu'il pensait s'accroître. Ce n'est pas en tant que tel que l'être, issu de Dieu, est la source du mal, c'est en tant que limité, par suite en tant que « non-être ». En tout ce qu'il *est*, il est bon; bien plus, il est le meilleur des êtres créés, et l'optimisme vrai rencontre ici le pessimisme vrai, qui se réconcilie à la hauteur de la Charité divine.

Voilà ce que nous enseigne la théologie. Seul le manichéisme — où Gide incline, au reste, par le tour janséniste de son propos — veut nous faire croire que l'homme est radicalement mauvais, à tout le moins que le mal a une existence positive. Nous pensons, au contraire, qu'il n'y a point de chose mauvaise qui ne soit toute mêlée de bon, et qu'il n'y a pas d'erreur qui ne contienne quelque part de vérité. Pour s'insinuer, le mal a besoin d'emprunter au bien certains de ses éléments, tout comme le faux, pour se faire croire, doit se mêler au vrai; et cela, non seulement afin de pouvoir convaincre notre intelligence, naturellement portée vers la vérité, et séduire notre volonté, naturellement éprise du bien, mais encore rien que pour *s'exprimer*. Dès qu'il cherche à se réaliser, il lui faut s'appuyer sur de l'être, lui emprunter son apparence.

Mais traduisons toute cette philosophie, dans un langage qui soit plus familier à M. Gide : celui de *l'esthétique*. Au reste, dans le réel, tout se tient; et son œuvre nous en fournira la démonstration.

Lorsque M. Gide entreprend d'écrire *la Porte étroite*, par exemple, l'esprit malicieux lui suggère de faire un livre d'*ironie*, un livre de critique : la critique de l'héroïsme spirituel, de la vie intérieure, de la sainteté; et c'est bien de l'inutilité de l'effort vers la perfection qu'il entend nous convaincre, en nous contant l'histoire d'Alisa. Est-ce à dire que son récit ne soit rien d'autre et qu'il n'ait rien fait d'autre que ce qu'il avait d'abord projeté de faire? Comme artiste, comme créateur de figures, d'événements, il est « pris » par leur réalité, non seulement parce qu'il se soumet aux exigences propres de ses créatures qui doivent vivre d'une vie indépendante, « avec leurs passions et leurs cœurs séparés », mais encore dans la mesure où il *fait* quelque chose, où il use d'un langage qui tient, où il se plie aux lois de l'art, de la composition, son premier dessein, critique, négatif, est partout dépassé. Et c'est ainsi qu'André Gide parvient à nous intéresser d'abord à cela même dont il ne songeait qu'à établir la piperie; aussi bien certains de ses lecteurs, s'ils ne peuvent éluder sa conclusion, aiment-ils surtout son Alisa pour tout ce qu'elle a de commun, de fraternel avec les plus nobles figures de la spiritualité chrétienne — et jusqu'à s'y méprendre. A tout le moins j'en sais beaucoup à qui son intention *ironique* est demeurée obscure.

Mais si je sollicitais les confidences de M. Gide, j'oserais lui demander si sa joie, si sa ferveur créatrice ne s'épanchait pas avec plus de félicité dans cette partie de son œuvre où, déchargé de son ironie, il était occupé tout entier à montrer et à peindre ce qu'il y a de véritable grandeur dans l'âme qu'il a élue et dont il n'a voulu nous prouver que la défaite?

C'est en ce sens, et à cause de cette division où il est engagé, que j'ai cru pouvoir dire d'André Gide, que l'artiste, chez lui, est

venu au secours de l'homme. Ah! que n'a-t-il songé à transposer dans l'ordre moral, dans l'ordre métaphysique, ces lois qu'il trouve si justes dans l'ordre de l'esthétique (1)? La création artistique, « aussi saine que la paternité physique », aurait pu l'éclairer sur cette notion de la personne humaine, de l'être, qui lui reste si mystérieuse. En un mot, ses œuvres ne composent que par une sorte d'infidélité à l'ironie : elles ne sont que dans la mesure où il est contraint d'y rétablir pour des nécessités d'art — nécessités organiques, positives, réelles — ces valeurs humaines, morales, dont son esprit discute la légitimité et jusqu'à l'existence.

Plus fidèle à son « psychologisme », Gide fut resté muré dans l'inexprimable; car les chevilles qui tendent le métier où se tisse toute œuvre d'art sont le bien et le vrai, et les concupiscences ne viennent que mettre leurs couleurs charnelles sur ce fond d'indestructible réalité.

Voilà le sens de l'admirable phrase de Claudel; et je ne cessais d'y songer, à la représentation de *Saül*. Si affreuse que soit en elle-même la passion de Saül, la scène qui le met aux prises avec le jeune David n'est pas moins pathétique que celle où Phèdre et Hippolyte s'affrontent; mais le tragique ici n'est atteint que parce que le bien et le mal, le « vice et la vertu » se combattent. L'effroyable aveu de Saül n'est tel que pour l'homme sain; et la preuve, c'est que Saül ne nous intéresse plus dès qu'il est en compagnie des démons, quand il est possédé par le mal : rien de plus monotone, l'intérêt tombe, et le drame se dissout dans des scènes qui ne composent (2) plus. Comme le dit Chesterton : « Vous pouvez écrire l'histoire d'un héros parmi les dragons, mais non point celle d'un dragon parmi d'autres dragons ». Il est évident qu'un Racine recherche l'anormal; mais c'est qu'il se place au centre du normal, sans quoi la tragédie disparaîtrait du même coup. Et c'est toujours les vieilles règles de la moralité, quoi que fasse M. Gide pour les enfreindre ou les transmuier, qui restent les règles de son immoralisme.

HENRI MASSIS.

## Impressions de Vienne

Le séjour de Vienne est, pour un esprit que préoccupe l'Europe, d'une douceur mais aussi d'une mélancolie pénétrante. Quelle en est la source? D'abord ce mélange de *Gemütlichkeit* allemande et de charme slave dont il est devenu banal de parler, qui est l'ambiance de la rue, des cafés, des spectacles, des promenades et des concerts, qui est dans la démarche des femmes — cette démarche d'une élégance abandonnée — dans l'accent viennois, où résonnent la familiarité, la résignation, la confiance et quelque paresse — et dans ce rythme de valse, sentimental et voluptueux à

(1) « Les rhétoriques et les prosodies ne sont pas des tyrannies inventées arbitrairement, mais une collection de règles réclamées par l'organisation même de l'être spirituel. » (Baudelaire).

(2) Pareillement, dans la *Porte étroite*, dès que Gide abandonne Alisa à elle-même, à sa « sincérité », le récit se défait et l'écrivain doit recourir aux subterfuges du « journal », de l'autobiographie. Réflexion d'ordre technique, mais qui me semble riche de sens. *Les faux monnayeurs* illustrent particulièrement cette remarque.

la fois, où il semble que l'Orient et le Nord s'enlacent, Gretchen avec Aladin pour cavalier. Et vraiment Strauss, dont maintenant l'on s'aperçoit qu'il est un grand musicien dans son genre, a su faire danser, chanter et pleurer aussi un peu l'âme de Vienne.

Mais ce n'est là qu'une impression première et superficielle. Il est même dangereux de s'y abandonner : on y pourrait oublier de penser et d'agir, et se contenter du sentiment. Le sentiment, qui dispense de la réflexion et de l'effort, c'est le philtre de cette ville. Il flotte toujours sur Vienne une certaine brume de romantisme qu'il faut savoir, chaque matin et chaque soir, dissiper : on s'y contente trop volontiers du vague, et l'on s'y plaît. Douceur et mélancolie. Pourtant, leur source est plus profonde encore.

Ce qu'il y a, dans cette ville, de pathétique, c'est qu'elle fut, Vienne : une impératrice déchue, qui regarde à ses pieds les morceaux de sa couronne, et dont les mains sont encore meurtries par le sceptre brisé. Mais le passé, c'est hier; pas encore un cadavre; un mort. Et ce mort gouverne toujours cette ville. Vienne est toujours impériale et royale, les Habsbourg sont toujours là. Ceux qui leur ont succédé ne font-ils point figure, les uns d'intendants fidèles, les autres de valets émancipés? Il semble qu'ils attendent un retour, les uns avec un désir silencieux, les autres avec une crainte arrogante. Les uns veillent sur le mort dont les autres se sont partagé les dépouilles intimes. Car il a, ce mort, il a cet air vivant et sévère qui suit le dernier souffle, quand il semble que les yeux vont se rouvrir au moindre bruit et que la bouche va imposer des ordres à la moindre désobéissance.

Vienne est toujours, Vienne sera toujours gouvernée par les morts. Les Habsbourg sont et seront toujours là. C'est en vain que des révolutionnaires ont arraché l'une des têtes à cette aigle de bronze doré qui surmonte la gloriollette de Schœnbrunn : l'aigle est demeurée, meurtrie mais éblouissante au soleil. C'est en vain qu'on a proscrit l'hymne de Haydn : durant la première nuit qu'il y a trois ans je passai à Vienne, je l'entendais chanter dans les rues noires, derrière la cathédrale de Saint-Etienne. L'immensité de la Hofburg, ses cours désertes et ses salles vides attestent que cette ville a besoin d'un empereur — ou d'une idée impériale.

\* \* \*

Or, si Vienne renonce à l'empereur, c'est pour s'attacher à l'idée. Mais quelle idée? La réponse est dans l'aspect même de cette ville. Vienne est une capitale composite. Il y a pourtant une culture viennoise, une civilisation autrichienne. Mais ni cette culture, ni cette civilisation ne possèdent de caractère national. La convergence de toutes les grandes cultures, de toutes les grandes civilisations de l'Europe, vers ce point situé à l'exacte limite du Sud et du Nord, de l'Orient et de l'Occident, les a formées.

Matière germanique, forme latine : c'est, je crois, la définition. La vieille Allemagne est là, celle des petites villes médiévales et des petites Cours du dix-huitième siècle. Mais voici l'apport de l'Espagne, de l'Italie, de la France, et c'est bien cet apport qui est impérial, qui a fait de Vienne une grande capitale : tous les palais se dressent et s'étendent pour le proclamer. La sensibilité slave adoucit la sévé-

rité de ces architectures. L'art mystique et réaliste des Flandres y pend ses tableaux; l'on y voit entrer, vaincu qui a remonté le Danube pour payer son tribut et prêter hommage, avec ses parfums, ses coffrets, ses tapis et ses sabres, l'Orient.

Pourtant, rien, à Vienne, n'est disparate; rien n'est juxtaposé comme dans un vaste bazar. Au contraire: harmonieuse et majestueuse unité. Je ne connais guère, en Europe, que deux villes où des influences aussi opposées se soient fondues dans un style: Cracovie et Berne. Mais Cracovie et Berne sont des villes nationales, et la seconde est toute petite, posée au centre d'une campagne forestière comme un œuf dans un panier rempli de mousse. C'est que la majesté, l'unité, l'harmonie de Vienne sont les conséquences plastiques d'une idée à la fois politique et religieuse: celle du Saint Empire romain germanique.

Or, qu'est-ce, à son tour et dans son essence, que l'idée du Saint Empire? Ce n'est pas une idée nationale, mais supranationale. Une idée européenne. L'idée que l'Europe est une par le droit et par la foi. La foi chrétienne et le droit public dont elle est la source garantissent à toutes les races, à toutes les nations, à toutes les communautés leur autonomie, leur vie propre. La foi et le droit, ce sont les deux ailes de l'aigle: *sub umbra alarum tuarum protege nos*. L'une a pour autorité le pape, l'autre a pour autorité l'empereur. Le Saint Empire, c'est l'idée romaine sauvée, renouvelée par le christianisme, adaptée par lui au monde nouveau.

L'écroulement de l'empire austro-hongrois ne s'est produit que parce que, peu à peu, mais surtout depuis le joséphisme, les Habsbourg avaient cessé de comprendre leur mission, qui était de maintenir l'unité par la foi et le droit dans la partie la plus divisée, la plus disparate, la plus amorphe de l'Europe: les pays germaniques et slaves. Et de la maintenir en s'appuyant sur la partie latine. La mission a été sacrifiée à la dynastie, et la dynastie au bureaucratisme. Mais l'idée subsiste sous sa forme la plus haute et la plus épurée: la forme intellectuelle. Les trois congrès internationaux qui viennent de se tenir le mois dernier à Vienne: celui du Paneuropa, celui de l'Union catholique d'études internationales, celui, enfin, des Unions intellectuelles, semblent indiquer cette orientation nouvelle, cette vocation qui, à son tour, implique un renoncement. L'impératrice renonce à la couronne pour le voile. En acceptant de ne plus être la capitale d'un vaste empire pour devenir le foyer d'une idée, Vienne se sauve, se justifie et se grandit. Elle appartient désormais d'autant mieux à l'Europe comme une de ses grandes capitales, qu'elle ne cherche plus à la dominer.

G. DE REYNOLD

professeur à l'Université de Berne,  
membre suisse à la Commission de Coopération  
intellectuelle à la S. D. N.

## Le traité Benedetti

Le baron Beyens, dans le tome II de son bel ouvrage, *Le Second Empire vu par un diplomate belge*, a consacré des pages très importantes, et en partie inédites, au projet de traité que présenta, en août 1866, l'ambassadeur français Benedetti à Bismarck, alors

premier ministre de Prusse, projet destiné à assurer le concours du roi Guillaume à l'empereur Napoléon pour la conquête de la Belgique. Le gouvernement français lui-même, dans les *Origines diplomatiques de la guerre de 1870*, a publié les instructions adressées à ce sujet de Paris à Benedetti par le ministre Rouher. Emile Ollivier, dans *l'Empire libéral*, et François-Charles Roux, dans son intéressant volume *Alexandre II, Gortchakow et Napoléon III*, avaient exposé, d'une manière très documentée, comment les négociations de Berlin furent suivies de tractations à Saint-Petersbourg. La lumière paraissait entièrement faite sur ce sujet et les responsabilités de chacun bien établies. Mais voici qu'un auteur allemand, Herman Oncken, publie un important recueil, en trois volumes, intitulé *Die Rheinpolitik Kaiser Napoleons III von 1863 bis 1870 und der Ursprung des Krieges von 1870/71*. Ecrit au moyen de documents conservés dans les archives de l'*Auswärtiges Amt* de Berlin, dans celles de Vienne, de Munich, de Stuttgart et de Karlsruhe, cet ouvrage reprend la question du traité Benedetti et jette un jour particulièrement suggestif sur la mentalité des personnalités prussiennes appelées à s'occuper des propositions françaises.

Il nous a paru utile de retracer brièvement pour nos lecteurs, au moyen des ouvrages que nous venons de citer, les négociations dont notre pays fut bien près d'être la victime et de leur montrer quelle conscience avaient de leur devoir envers nous des Puissances garantes de notre indépendance ainsi que de notre neutralité.

En n'intervenant pas à temps, Napoléon III avait laissé la Prusse écraser l'Autriche à Sadowa. La France aurait pu limiter encore les appétits des vainqueurs si elle avait dirigé ses troupes vers le Rhin, mais cette marche qui, vraisemblablement, aurait appelé le gouvernement berlinois à la modération, aurait pu provoquer une guerre franco-prussienne et les armées impériales, pas plus qu'en 1870, ne se trouvaient, en ce moment, suffisamment prêtes à entrer en campagne avec certitude de succès. Cependant, Napoléon III ne croyait pas pouvoir, s'il voulait conserver quelque prestige aux yeux de ses sujets et affermir sa dynastie, laisser se terminer, sans y intervenir, le conflit entre l'empereur François-Joseph et le roi Guillaume. Incapable ou manquant de volonté de s'imposer par les armes, il se résolut à le faire diplomatiquement et chargea son ambassadeur à Berlin, Benedetti, de proposer sa médiation à la Prusse. Cette offre, qui semblait vouloir limiter les effets de la victoire de Sadowa, reçut, au quartier général prussien, un accueil plein de colère. Le roi Guillaume et Bismarck ne crurent cependant pas, mais en apparence plus qu'en réalité, pouvoir l'écartier. Napoléon III n'ayant appuyé sa démarche d'aucune mesure militaire, ils parvinrent à n'en tenir qu'un compte médiocre et l'Autriche dut s'incliner devant toutes les exigences de son vainqueur. En même temps, grâce à des négociations habilement menées à Paris par Goltz, ministre de Guillaume I<sup>er</sup> près de la Cour des Tuileries, Bismarck parvint à assurer l'acquiescement de l'Empereur à la constitution d'une confédération de l'Allemagne du Nord sous l'hégémonie de la Prusse, ainsi qu'à une extension de frontières donnant à cette dernière puissance le Schleswig-Holstein, le Hanovre, la Hesse électorale, le Nassau et une partie de la Saxe. Dans la pensée de Bismarck, il ne devait y avoir là qu'un premier pas pour arriver à mettre l'Allemagne entière entre les mains du roi Guillaume ou de ses successeurs.

Déjà, à s'en tenir aux conditions acceptées par Napoléon III, l'accroissement de territoire accordé à la Prusse en faisait un Etat presque égal en puissance à la France.

L'Empereur s'en rendit compte aisément. Il sentit combien le prestige de son gouvernement s'en trouvait atteint en Europe. L'Empire ne constituait plus, désormais, la nation de primordiale importance élevée si haut par les résultats de la guerre de Crimée. Berlin, autant que Paris, dicterait désormais ses destinées au monde.

A raison des succès de la Prusse, Napoléon III se croit en droit d'exiger des compensations en faveur de son pays. Il inaugure en conséquence la funeste politique destinée à imprimer sur son règne une tâche ineffaçable.

Benedetti reçoit, en juillet 1866, mission de réclamer à Berlin, avant que le cabinet impérial accorde sa ratification officielle aux agrandissements prussiens déjà consentis officieusement, la retrocession à la France des frontières de 1814 et de l'annexion du Grand-Duché de Luxembourg, moyennant une indemnité à accorder au roi des Pays-Bas et prise en territoire allemand. Bismarck temporise. Il ne rejette pas ces propositions, Il ne les déclare

pas inacceptables, sauf qu'il se refuse à indemniser le roi des Pays-Bas par un domaine germanique. Il demande seulement de remettre les négociations jusqu'à ce que les préliminaires du traité de paix avec l'Autriche soient signés, ce qui lui laissera le temps, dit-il, d'amener le roi Guillaume, hostile aux concessions, à accepter tout ou partie des demandes de la France. Il semble aussi avoir, dans cet entretien, suggéré à son interlocuteur de remplacer l'annexion du Luxembourg par celle de la Belgique; du moins, en rendant compte de l'exécution de sa mission à son gouvernement, Benedetti dit-il Bismarck disposé à accepter cette combinaison.

En réponse à son rapport, on transmet au diplomate impérial, le 29 juillet, l'ordre de réclamer pour la France toute la rive gauche du Rhin, la sortie du Limbourg et du Luxembourg de la Confédération germanique et l'abandon du Grand-Duché par sa garnison prussienne.

Les appétits napoléoniens croissent notablement.

Les nouveaux desiderata du cabinet des Tuileries, transcrits de la main même de Benedetti sur papier de l'ambassade, sont communiqués à Bismarck par une lettre dans laquelle le diplomate demande au ministre de les examiner attentivement.

Dans une entrevue, qui a lieu le 7 août, Bismarck repousse nettement les prétentions françaises. La Prusse ferait la guerre plutôt que de les accepter; le Roi avait été révolté en lisant la note de Benedetti. Mais, tout en notifiant ainsi son refus, le ministre admet que la France a droit à des compensations, car il montre, au représentant de l'Empereur, la possibilité de les trouver ailleurs. Goltz est informé des déclarations de Bismarck.

Napoléon III redoute la guerre. L'attitude catégorique du gouvernement de Berlin l'amène à reculer à nouveau, mais sans renoncer cependant à sa politique. Si Bismarck ne veut pas payer les complaisances impériales par l'abandon d'un territoire allemand, on cherchera à se dédommager sur d'autres victimes, comme le ministre prussien l'a conseillé. De nouvelles instructions partent rapidement de Paris pour Benedetti.

On insiste à nouveau pour obtenir la rétrocession de Sarrebruck, Sarrelouis et Landau; on demande un traité ostensible donnant à la France le Grand-Duché et un traité secret lui permettant de s'annexer la Belgique, au besoin avec la coopération des armées du roi Guillaume; pour contenter l'Angleterre, Anvers deviendrait, éventuellement, un port libre. La France s'allierait avec la Prusse par un traité d'alliance offensive et défensive assurant à la seconde de ces Puissances toutes ses conquêtes territoriales et politiques. De ce programme, Bismarck, et encore non sans réserves, n'exclut que la cession des villes de la Sarre. Il propose, d'autre part, de substituer aux deux traités proposés par la France, un seul traité secret et suggère qu'un article additionnel autorise l'union de la Confédération de l'Allemagne du Nord avec les Etats du Sud. Enfin, il demande à Benedetti de vouloir bien rédiger lui-même un projet de traité, ce que le diplomate fait naïvement de sa main, livrant ainsi à la Prusse une seconde preuve écrite des appétits français. D'après lui, la rédaction ainsi remise à Bismarck aurait été le résultat d'un travail élaboré entre eux de commun accord et les clauses en auraient été acceptées par le ministre prussien sous réserve de l'approbation du Roi.

Dans une lettre, adressée le 20 août 1866, au comte von der Goltz, Bismarck a exposé partiellement son entretien avec le représentant de Napoléon III. Rien, dans cette lettre, ne contredit explicitement cette affirmation de Benedetti.

« M. Benedetti, écrit le premier ministre de Prusse, a amené trois points sur le tapis : 1<sup>o</sup> les frontières de 1814 (les villes de la Sarre); 2<sup>o</sup> le Luxembourg; 3<sup>o</sup> la Belgique. Sur le premier point, j'ai décliné les suggestions françaises tant que la France ne réussirait pas à gagner les habitants des territoires dont il s'agit et à les déterminer à exprimer leurs sentiments. Pour ce qui touche le Luxembourg, j'ai fait observer à M. Benedetti que nous nous montrerions volontiers complaisants envers la France, sans pouvoir cependant faire plus en ce moment que de ne pas réclamer sérieusement l'incorporation du Grand-Duché dans la Confédération de l'Allemagne du Nord. Nous ne pourrions prendre l'initiative de l'annexion du Luxembourg à la France, laquelle devrait agir elle-même. Envers la Hollande, les choses pourraient être tournées de telle sorte que nous revendiquerions péremptoirement le Limbourg et le Luxembourg pour la Confédération de l'Allemagne du Nord; en vue de sauver le Limbourg, les Pays-Bas laisseraient peut-être alors tomber le Luxembourg si la France y provoquait en même temps des démonstra-

tions en sa faveur, ce qui ne serait pas difficile, étant donné l'état d'esprit des personnalités influentes du Grand-Duché. Un dédommagement aux Pays-Bas pour cette perte sous forme de territoires allemands ne pourrait être accordée. D'après les déclarations de M. Benedetti, l'Empereur désire, à propos de la Belgique, la conclusion d'une convention secrète par laquelle nous lui reconnaitrions le droit d'acquiescer ce pays en tout ou en partie. J'ai dit à M. Benedetti que je m'efforcerais de disposer favorablement le Roi à un pareil traité, mais que je ne pouvais me dissimuler les difficultés que j'éprouverais à soustraire Sa Majesté à des influences qui s'exerceraient en sens opposé, notamment, de la part de l'Angleterre. »

Benedetti avait, dans ses négociations avec Bismarck, dû insister particulièrement sur la nécessité pour Napoléon III d'obtenir une compensation aux agrandissements de la Prusse afin de rendre à l'Empire sa popularité et de consolider la dynastie. On pria également Goltz, mis au courant des instructions données à Benedetti, d'appuyer sur cet aspect de la question. De semblables considérations ne devaient point peser sur l'esprit du roi Guillaume. « C'est donc toujours la même tendance, écrivait ce monarque en marge d'un rapport envoyé le 11 septembre, par son ministre à Paris; il faut pour ainsi dire que la Prusse sauve Napoléon et qu'elle conclue à cet effet un traité secret dans le but de conspirer d'avance contre un pays innocent et ami. La Prusse devait, à Nicolsbourg, sauver Napoléon et conserver pour cela intactes les frontières de sa principale ennemie. La Prusse doit maintenant aller plus loin et vouer un ami à la destruction, encore pour sauver Napoléon, et tout cela parce que ce n'est qu'ainsi que la Prusse pourrait atteindre sans entraves ses objectifs en Allemagne. Il y a deux ans, il fallait que je sacrifie Hohenzollern ou des parties de la Silésie pour acquérir les duchés de l'Elbe. Je ne l'ai pas fait, et les duchés sont à moi. Si l'Allemagne apprenait jamais que, pour me rendre maître d'elle, j'ai conclu avec la France une alliance stipulant l'anéantissement de la Belgique, les sympathies allemandes pour la Prusse décroîtraient bien rapidement. Je ne puis donc aller au delà de ce que disent les instructions au comte de Goltz. Si la France veut provoquer des désirs d'annexion en Belgique, c'est son affaire et non la mienne; je ne conclus pas de traité secret pour renverser des dynasties. »

Lorsque Bismarck revit Benedetti, il ne mentit donc pas en lui parlant des répugnances du Roi.

On admet généralement que le ministre prussien adopta alors une politique de temporisation vis-à-vis de la France et qu'il engagea Benedetti à se rendre à Carlsbad, où le diplomate français devait faire une cure, promettant de lui télégraphier la décision définitive de son Souverain lorsque celui-ci aurait conféré avec Goltz, mandé à Berlin. Jamais le télégramme promis ne parvint à Benedetti, dont la cure fut, d'ailleurs, de courte durée.

Goltz était partisan d'une politique de concessions envers la France. Se trouva-t-il vraiment, lorsqu'il arriva sur les bords de la Sprée, comme l'a affirmé Stern dans sa *Geschichte Europas*, devant une répugnance invincible de Guillaume I<sup>er</sup> à consentir à donner satisfaction aux désirs de Napoléon et cette répugnance fut-elle réellement inspirée par Bismarck?

(A suivre.)

A. DE RIDDER.

## Mes beaux jours de Grenoble<sup>(1)</sup>

A. M. R. de Pouvoirville.

Vous me faites l'honneur, Morsieur, de m'interroger sur le Dauphiné et les Savoies. Vous me demandez quelques minutes. C'est le temps qu'on nous accordait, jadis, aux examens, en nous proposant à résoudre une question de géographie.

(1) Notre ami Paul Cazin va publier prochainement un recueil d'essais intitulé *Lubies*, dont nous donnons ici quelques pages, tirées des « Paysages en zigzag »

Bénis soient les enquêteurs qui ont le don de nous rajeunir ! Votre aimable lettre me ramène à près de vingt-huit ans en arrière. J'étais dans une salle d'université. En face de moi était assis un vieux monsieur à lunettes qui prenait une mine tour à tour tentatrice et menaçante. Il commença par me promener, avec une douce obstination, tout le long de la vallée de la Loire, en se montrant curieux des moindres affluents, puis, tout à coup, avec une rapidité diabolique, il me transporta, — en esprit, — sur le sommet du Puy de Dôme. Là, il ne me commanda point de l'adorer, mais il m'adjura de lui dire ce que je voyais en bas, dans la plaine. Je répondis que je voyais Grenoble. Sur quoi il s'écria que j'avais de très bons yeux, ce qui, en ce temps-là, était vrai.

Comme le rat du bon Lafontaine, j'avais pris Vaugirard pour Rome. Ce mirage était prophétique. Je devais voir Grenoble, plus tard, de mes yeux.

Auparavant, je connus la rive savoyarde du Léman, je connus le lac d'Annecy. Et je m'ébahis fort que les Français aillent chercher d'autres lacs à l'étranger. Pour moi, si j'aimais les lacs, je veux dire si mon estomac s'accommodait du voisinage de l'eau douce, je viendrais passer mes vacances près du tombeau d'Hippolyte Taine.

Mais pour mériter une bonne note, je dois répondre nettement à la question. C'est de Grenoble, Monsieur, que j'ai gardé le meilleur souvenir. Je ne pense pas qu'aucun particulier ou personnage historique, sans excepter l'empereur Napoléon, ait jamais été plus heureux de venir chez vous que je ne l'étais, voilà bientôt onze ans. Et le plus beau, c'est que je ne savais pas où j'allais. Voici comment.

Nous étions une bande de touristes, en train spécial, train de plaisir. La plupart, fatigués d'une longue villégiature dans les régions de l'Est, voyageaient sur le dos. Le climat de l'Est, à cette époque, n'était pas très salubre, nous nous acheminions vers des lieux plus cléments.

Sans doute par crainte de nous perdre, une agence prévoyante nous avait étiquetés comme des colis. Chacun portait une pancarte, signalant la détérioration survenue à sa personne. Ceux qui tenaient debout avaient un gros bâton et, tout autour de la ceinture, d'énormes musettes, gonflées de provisions de bouche. Nous serions allés volontiers au bout du monde en cet équipage. Notre désir, franchement avoué, était d'aller le plus loin possible. A partir de Neuf-Château, le paysage nous parut ravissant. De peur des accidents, le train ne marchait pas trop vite. Par Dijon, Bourg et Ambérieu, nous parvîmes à Lyon, en un jour et une nuit.

Bientôt je m'aperçus que nous étions dans l'Isère. Certains, qui se promettaient de visiter les Alpes, descendirent à la Tour-du-Pin, d'autres à Virieu, à Voiron, à Voreppe. J'atteignis Grenoble, à ma grande joie, et fus conduit avec beaucoup d'égards à l'Hôpital auxiliaire 62, où je devins le n° 96 de la salle Albert I<sup>er</sup>.

C'était rue Lesdigères, un bel établissement que j'entendis appeler l'Institut Boissieu. Ne croyez pas que je plaisante si je vous dis que je dois à cette Ecole d'arts les plus douces et les plus bienfaisantes impressions artistiques de ma vie. Aussitôt que mes jambes percluses purent me porter à travers les couloirs, j'y passai de longs moments à contempler les moulages, les reliefs, les frises, les cartouches, les entrelacs et les rinceaux, dont les murs étaient tapissés. Et mes larmes coulaient toutes seules devant ces plâtres, et mon cœur frémissait d'amour, comme si j'eusse palpé de mes mains les arrêtes vives du Parthénon. Nous étions au moins d'août 1915. Je sortais des tranchées du bois d'Ailly.

Je ne plaisante pas non plus en vous disant quelle profonde reconnaissance je garde encore aujourd'hui des soins excellents

que j'ai reçus là. Vous me comblez d'aise en me fournissant l'occasion de l'exprimer chez vous publiquement.

Etrange bigarrure de ces hôpitaux de guerre ! J'avais pour compagnons des Grecs, des Egyptiens, des Marseillais et jusqu'à des Morvandots de Saulieu. On voyait des territoriaux, ridés comme des petits pois, près de jouvenceaux de la classe 15, tout roses, avec de gros nez mous, d'où il serait sorti du lait si l'on avait serré bien fort, et des yeux ronds, pleins de lueurs naïves. Cela se promenait, le bras en écharpe, cachant sous ses bandages des croûtes de pain et grignotant toute la sainte journée.

Nous vivions dans la douce quiétude de ces communautés de sages hindous, où l'on passe généralement le temps à attendre ce qui va se passer. Plusieurs d'entre nous, à certains moments de ferveur intellectuelle, prenaient des leçons d'une infirmière anglaise qui nous dictait des contes de nursery. Parfois, je liais des choses sérieuses ; d'autres fois, je m'étendais dans la corbeille à vaisselle, et nous jouions à l'enterrement de Malborough, au grand effroi des infirmiers qui tremblaient de voir entrer la directrice.

Il faisait un été splendide. Par-dessus les murs du jardin, j'apercevais de beaux sommets neigeux. Mais bien que la nature m'ait doté de jambes de chevreuil, — ce qui se dit dans les saints Livres : *perfectisti mihi pedes tanquam cervorum*, — je ne pouvais que « disposer des ascensions dans mon cœur », *ascensiones in corde suo disposuit*. Il me tardait bien de sortir. J'ai de la famille de vos côtés, tout près du village où mon cher Tancrède de Visan va regarder passer les vaches, pour son bonheur et pour le nôtre.

Enfin, je pus admirer le paysage alpestre. Vous savez que nous préférons aux choses la couleur de notre âme. La mienne, à cette époque, n'était guère belliqueuse. Je ne cherchai et ne trouvai que les visions de paix, devant ces horizons pathétiques où Visan se plaît à évoquer le désordre épique des batailles. Je savais gré à ces colosses d'être immobilisés et de se taire. Ce n'étaient point « des blocs de fumée blanche, échappés aux canons du ciel » que je voyais suspendus aux créneaux des montagnes, c'étaient de plantureux entassements de crème fouettée sur de gigantesques brioches. Il n'y avait pas jusqu'au Casque de Néron qui, sans m'apparaître tout à fait comme le Bonnet de Nuit de Jaurès, ne prît une allure civile, pacifique et débonnaire.

Je fis donc ainsi connaissance avec vos environs de Grenoble. Nous allions par petits groupes, camarades de rencontre qui s'appelaient entre eux par leurs numéros de lit : jeu de loto éparpillé. Sur les bords de l'Isère ou du Drac, nous nous accoudions longuement aux parapets, crachant dans l'eau, bayant aux cornelles, tandis qu'en « nos yeux grands ouverts », comme dit votre Antoine Chollier, « se miraient les vastes ciels clairs, les grands ciels d'émeraude, sous les arches des ponts. » Je me souviens de Sassanage et d'une auberge où nous bûmes. Ces gaillards ne craignaient pas cela. Les Cuves de la fée Mélusine étaient un peu fades pour leur goût.

De la ville même, je n'ai gardé qu'une aimable et confuse vision de verdure, de fleurs et d'eaux jaillissantes. Mais je sais que vous avez un fort beau Palais de Justice, où l'on doit avoir plaisir à être jugé. Vous avez aussi une place Grenette qui trépigne, sonne et part dans toutes les directions. Dans le voisinage, il y a une excellente confiserie.

Je fréquentais les confiseurs et les bouquinistes, suivant mes moyens qui étaient des plus courts. C'est là que j'ai pu constater quels motifs font pencher le libre arbitre, entre un ouvrage de l'esprit et une glace au chocolat. Le thermomètre en décidait presque toujours. J'ai rapporté deux volumes du dictionnaire de Janusz. Grenoble reçoit des étudiants polonais, et ils apprennent si bien notre langue qu'ils peuvent ensuite se passer de

ivres. Le jour où j'ai acheté ceux-là, je me suis passé de glace. L'idée me vient maintenant que le pauvre Polonais les a peut-être vendus, par une grosse chaleur, pour s'en payer une...

Quand notre troupe dolente et résignée avait fait plusieurs fois le tour de vos jardins, elle s'arrêtait devant les statues. On a tort de dire tant de mal des statues de nos bonnes villes. Ce sont de curieux hiéroglyphes et de très utiles enseignes. Les grands hommes ne sont-ils pas les plus fidèles représentants d'une race, de son humeur et de son génie? Force et adresse mécanique et chevalerie, Bayard et Vaucanson : voilà un résumé dauphinois peut-être incomplet mais exact. Et vous avez encore une demoiselle en bronze, dont j'ai oublié le nom, qui plaisait très fort à nos soldats. Elle est habillée comme un mousquetaire et n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux.

Mes beaux jours de Grenoble finirent en septembre. On m'évacua, avec pipe et musettes, sur la caserne Bayard, dépôt de convalescents, où une commission militaire décidait de notre sort. Ces bons médecins, chargés de taxer nos douleurs et nos mérites, feraient aujourd'hui d'excellents experts aux économies. Toute leur préoccupation était de doser avec le plus grand ménagement la reconnaissance de la Patrie. Ainsi, moi qui pensais avoir contracté de glorieux rhumatismes, en couchant dans la neige fondue, je reçus un brevet « d'embarras gastrique ». J'avais sans doute commis, dans les Hauts-de-Meuse, quelques excès de bonne chère. En tout cas, j'avais sûrement pris une indigestion de Tête-à-Vache.

Dieu pardonne à cette caserne où j'ai coulé tant d'heures moroses! On nous tenait au régime des pénitenciers. Les pauvres convalescents ne pouvaient guère sortir qu'en fraude. J'étais bien embarrassé. Je n'aime pas la prison et suis aussi « ennemi de la fraude » que le prince qui vivait à l'époque de Tartufe. Quand je désespérais de trouver un expédient honnête, je lisais patiemment Homère sur le seuil des écuries. J'avais un jeune camarade, passionné d'études classiques. A propos de Grenoble et de ganterie, je lui montrais, par l'Odyssée, que les Grecs connaissaient les gants, mais ce n'étaient pas des gants de luxe.

Vous concevez qu'il m'était difficile de me créer des relations de société. Je n'ose juger du caractère dauphinois d'après les quelques Dauphinois que j'ai le bonheur de connaître. Mon jugement serait si flatteur qu'il risquerait bien de manquer à la vérité humaine. En somme, je ne connais Grenoble que du dehors, et à qui me demande mon impression d'ensemble, je réponds sans me compromettre : C'est une ville élégante, au cadre magnifique, où l'on se remue beaucoup et où l'on a l'air de travailler autant. Mais est-ce une ville intelligente? A cela je réponds : Cela dépend? Y lit-on mes bouquins avec la révérence qu'ils méritent?

Non, cette fois, je plaisante. Je sais à quoi m'en tenir. Les témoignages d'estime que j'ai déjà reçus de nombreux lecteurs grenoblois, me donnent à croire qu'ils ont un goût vraiment éclairé.

PAUL CAZIN.

## Leçons excellentes tirées d'un livre mauvais

Histoire de Mussolini par Louis Roya.

Il vient de paraître un livre, écrit pour faire connaître aux Français, Mussolini et le fascisme. Son auteur déclare l'avoir écrit « froidement, objectivement, impartialement », dans une « attitude de défiance scientifique, de réserve impartiale ». Ce livre sera donc lu par tous ceux qui, hors d'Italie, désirent apprendre

ce qu'est le fascisme et ils seront tentés de le lire sans défiance, surtout après avoir constaté que l'auteur rappelle souvent l'amitié de Mussolini pour la France. Sous ces apparences impartiales, *L'Histoire de Mussolini* cache un venin dangereux pour ceux qui n'ont pas sérieusement étudié le fascisme et qui n'ont pas l'habitude de la critique historique. L'auteur rapporte des faits, connus de tous, mais il les éclaire d'une lumière fausse. On vérifie les faits, on les accepte mais souvent on accepte en même temps l'interprétation faussée. En mettant ces mêmes faits dans la lumière qui leur convient, on se rend compte de la pauvreté extrême de l'argumentation et on constate que, bien interprétés, ils constituent une apologie de l'œuvre de Mussolini.

Ce sont des leçons excellentes, tirées d'un livre mauvais.

L'auteur commence par relever la « trahison » de Mussolini et du fascisme envers les classes ouvrières. C'est une vieille chanson et il serait inutile de la rappeler si, dans ce même livre, on ne trouvait pas les arguments pour une toute autre thèse. Le fascisme, selon l'auteur, « jouant de l'adultère, passe du lit de la classe ouvrière à celui de la classe capitaliste, et les trahit tour à tour » au gré de sa fantaisie, » (p. 26). A l'appui de sa thèse, il reproduit plusieurs citations de Mussolini d'il y a dix ou quinze ans.

On pourrait opposer aux textes de l'auteur d'autres textes qu'il se garde bien de reproduire. Comme, par exemple, quelques lignes de la lettre du 26 février 1905, reproduite dans la biographie remarquable écrite par Margherita Sarfatti : « Aux femmes, il convient de gémir et de pleurer; aux hommes forts, de mourir » et de souffrir en silence. Au lieu de larmoyer, il faut travailler » sur la route du bien, payer sa dette aux souvenirs domestiques » et à la mémoire, plus sacrée encore, de la Patrie, par un travail » élevé, sans lamentations stériles. Il est excellent de rappeler » et de remémorer les héros qui ont cimenté, avec leur sang, » l'unité de la Patrie, mais il vaut encore mieux de ne pas devenir » indignes descendants et de se rendre fort comme un rempart » part imprenable, toutes les fois que les barbares du Nord tenteraient de réduire l'Italie à une expression géographique. » Tels sont mes sentiments. »

Des citations pareilles prouvent irréfutablement que l'âme de Mussolini est restée la même. Elles ne conviennent pas à notre auteur « impartial ». Mais même en se basant uniquement sur ce que l'auteur a reproduit, il y a moyen de le confondre. A la page 46, on peut, en effet, lire que Mussolini écrivait ce que l'auteur cite « lorsqu'il signait du pseudonyme : *L'Homme qui cherche*. » Parfaitement, *L'Homme qui cherche*, donc pas l'homme qui a trouvé. L'Homme qui cherche la grandeur de l'Italie, le bonheur de ses concitoyens, le bien-être des classes ouvrières. Et cet homme qui cherchait se rendait compte en cherchant que le socialisme n'est pas capable de procurer le bonheur ni à un peuple, ni à une classe. C'est précisément le mérite exceptionnel de cet homme d'avoir trouvé le chemin qui ouvre des perspectives qu'on aurait cru impossibles il y a peu d'années. C'est précisément ce qui lui confère la gloire d'être appelé non seulement *Duce*, mais aussi *Vir*, dans le sens le plus complet du mot : *Vir*, l'homme par excellence!

Evidemment, M. Roya cherche d'autres motifs à la guerre livrée par Mussolini au socialisme. Ce serait une « blessure personnelle », ce serait un « sursaut contre l'outrage infamant qui l'accusait sournoisement de vénalité » (p. 69), ce serait « la soif de vengeance » qui furent « la cause initiale de son aventure fasciste » (p. 68).

Les suites de cette « aventure » ne nous sont pas révélées. Dans ce livre « impartial », on chercherait en vain les résultats merveilleux de la *battaglia del grano*, on n'y trouve pas un mot sur l'ordre exemplaire qui règne partout, sur la sécurité des chemins de fer, sur la bonification des terrains incultes, sur la hausse de la lire, sur l'imposante législation syndicale, sur l'idéalisme de la jeunesse et sur tant d'autres choses — rien, pas un mot. Tout cela est pour l'auteur « une aventure », « une vengeance », suites d'une « blessure personnelle ».

Cependant l'auteur ne se fait pas d'illusion sur la durée de « l'aventure » fasciste. Ecoutez ce qu'il dit à la page 31, après avoir cité Labriola, qui constate que « la fin même du gouvernement de Mussolini ne marquerait pas celle du phénomène qui » en un certain sens, s'enracine dans la société italienne et semble » indissoluble par celle-ci », mais qui se flâte quand même que Mussolini devra abandonner prochainement le pouvoir. Donc après avoir cité Labriola, l'auteur ajoute : « Je ne crois pas, qu'à » moins d'une catastrophe actuellement imprévisible, la chute

« de Mussolini soit aussi proche que le pense Labriola : il y a, en effet, une telle équation entre les forces sociales qui alimentent le fascisme et le Duce que la mort seule semble pouvoir réaliser cette séparation. » C'est une leçon précieuse, sortie de la plume d'un adversaire. Une leçon utile à relever quand on répète la fable d'une fin prochaine du fascisme ou quand on parle du peuple italien gémissant sous le joug d'un tyran.

Quelques lignes plus loin, l'auteur nous montre, d'ailleurs sans le vouloir, où réside la force de Mussolini. C'est une phrase qui mérite de ne pas être oubliée et qui revêt une singulière valeur dans la bouche d'un adversaire. La voici : « Qui aurait su, comme cet ancien anarchiste, faire pactiser les appétits d'un prolétariat famélique, d'une petite bourgeoisie besogneuse, avec les intérêts des banques, des magnats de l'industrie et du patronat agraire? » (p. 31.)

On ne saurait mieux dire. Mussolini, n'en déplaît à M. Roy, n'a jamais perdu son amour pour le prolétariat. Il a pris dans le socialisme ce qu'il y avait de bon, de juste, de réalisable; il a pris du parti populaire et des libéraux ce qu'il y avait d'utilisable dans leurs programmes. Et de tout cela, en le fondant dans le moule fasciste, il a fait un ensemble merveilleux. C'est la raison pour laquelle les fascistes ne forment pas un parti, mais qu'ils représentent l'Italie entière. Le fascisme n'oppose plus une classe à une autre, mais il les fait travailler ensemble au relèvement de la patrie. Et de ce travail commun, il fait la base de la prospérité de tous. C'est ce qui lui a valu l'admiration de la classe ouvrière italienne, qui a abandonné, presque en bloc, les faux bergers du socialisme.

L'auteur ne peut lui pardonner cela.

Cependant, il ne peut s'empêcher de regretter le « spectacle lamentable » des résultats obtenus par les sections française, anglaise, belge, allemande de l'Internationale ouvrière. Il constate que le Labour Party « une fois à l'œuvre, s'est révélé d'une absolue impuissance », que le « gouvernement Mac Donald a sombré dans l'épuisement », qu'en France « bien que les socialistes n'aient pas encore saisi le pouvoir : leur nombre à la Chambre les rendrait maîtres de la situation législative, mais leur action s'évapore en paroles et en tractions inconsistantes et stériles de mercantilisme électoral : périsse le prolétariat, pourvu qu'ils gardent leurs fauteuils » (pp. 79-80). Conclusion : les résultats du socialisme sont partout nuls. C'est l'auteur lui-même qui nous l'affirme. Alors — serait-on tenté de demander — pourquoi combattez-vous si farouchement le fascisme, dont les résultats deviennent chaque jour plus impressionnants?

Pourquoi? La réponse est facile à trouver. On n'a qu'à continuer attentivement la lecture, singulièrement instructive lorsque l'auteur perd toute retenue en parlant de « la réforme qui tuait la laïcité pédagogique » (p. 91). « Le Duce a transformé l'enseignement national en succursale de l'Eglise », s'écrie-t-il, à la page 89. Et il en veut à mort à « Benito et à ses acolytes », comme au « Pape et à ses acolytes ». Le Vatican qui a « trop longtemps eu à faire avec les pompes et les œuvres de Satan » (p. 86), a reçu de « véritables gages de vassalité morale » (p. 92) de la part de Mussolini, prétend l'auteur qui nous promet dans son chapitre préliminaire un examen accompli « froidement, objectivement, impartialement ». Par-ci, par-là, on peut d'ailleurs constater où ont été puisées la plupart de ses affirmations. Ce sont les « aveux de Cesare Rossi » (p. 117), les aveux d'un traître; ce sont des articles du *Cornere degli Italiani* de Paris, « journal courageux et remarquablement documenté » (p. 117), « vaillant journal », dit l'auteur autre part (p. 135). Ce journal « courageux » lui a probablement aussi appris que le général Capello est un « homme assez crâne » (p. 96) et que Mussolini, l'auteur de la Résurrection de l'Italie, a le goût méchant de la destruction » (p. 113).

Limitons ces tristes citations. Si j'ai parlé de ce pauvre livre, ce n'est pas seulement pour relever les quelques aveux intéressants que l'auteur a fait bien malgré lui; ni pour constater l'extrême faiblesse de l'argumentation contre l'œuvre fasciste, mais c'est aussi, et surtout, pour attirer l'attention sur l'influence néfaste que de pareilles publications peuvent exercer, hors d'Italie, sur les esprits qui n'ont pas l'occasion d'étudier sérieusement le fascisme et qui sont donc mal outillés pour distinguer le vrai du faux.

H. DE VRIES DE HEKELINGEN,  
Professeur à l'Université catholique de Nimègue.

## La supertaxe

Supprimera-t-on la supertaxe, ou ne la supprimera-t-on pas?

Telle est la question que se pose actuellement une grande partie des contribuables. Elle est donc à l'ordre du jour.

Effleurons-la rapidement, dans l'espoir de créer sur ce point une opinion raisonnée, avant qu'il n'en soit trop tard, car il est à craindre une fois le Parlement saisi de ce problème, que cet impôt ne soit érigé en « symbole », et que dès lors toute discussion académique à son sujet ne soit rendue impossible. Combien de fois n'avons-nous pas constaté ce fait depuis peu d'années?

La supertaxe mérite-t-elle les grands éloges que les uns font d'elle, ou les malédictions dont les autres l'accablent? Je ne le pense pas.

La supprimera-t-on? Je ne le pense pas non plus.

Notre éminent ministre des Finances, le baron Houtart, qui passait pour être un de ses adversaires les plus décidés, semble reconnaître, après étude, qu'il est impossible de s'en passer.

S'il en est ainsi, il faut chercher à l'améliorer par tous les moyens à notre disposition. Mais je n'hésite pas à ajouter, qu'il faut supprimer cet impôt si l'on en trouve un plus équitable rapportant autant.

Quelles sont les critiques principales faites à la supertaxe?

Cet impôt a le grand défaut d'être un impôt de déclaration. Or ce genre d'impôts se heurte toujours à deux grosses difficultés : rester modéré, et éviter l'inquisition.

La supertaxe belge n'a su éviter aucun de ces deux écueils. Gâtée dès le berceau par son exagération manifeste, défaut encore accru par suite de la baisse de notre franc, et de sa dévalorisation définitive, éduquée dès son jeune âge d'une façon désolante par le fisc, qui en a fait un instrument de torture, la supertaxe est devenue insupportable pour d'aucuns.

En principe, elle a pour but de graduer sagement l'impôt suivant la fortune réelle des contribuables. Elle est donc parfaite. Un impôt de ce genre s'impose aujourd'hui, étant donné les immenses fortunes modernes. Mais en pratique, elle est mauvaise, son exagération étant manifeste. Trente pour cent à payer sur tout revenu net dépassant 160,000 francs, est ridicule! Dans quel pays au monde des rentes de moins de 23,000 francs or, passeraient-elles pour importantes? Ce taux de trente pour cent n'a du reste été admis, en 1919, que grâce à l'appui de certains utopistes. Il faut reconnaître à leur décharge que le franc valait alors quatre fois plus qu'aujourd'hui, et que l'on vivait dans la douce illusion de le voir retrouver un jour toute sa valeur.

M. Francqui s'est bien chargé de nous rappeler à la réalité.

Cette exagération a fait naître des fraudes multiples et placé bien des avoirs à l'étranger. Il s'en suit donc que souvent, proportionnellement à leur fortune, certains contribuables sont plus frappés les uns que les autres et que l'on frappe ainsi surtout ceux que l'on désirerait épargner.

\* \* \*

Mais par quoi remplacer la supertaxe? Où trouver le demi-milliard qu'elle rapporte actuellement déjà?

En augmentant le foncier, ou l'impôt sur les valeurs mobilières? Il ne peut en être question. Ce serait folie que doubler ces taxes.

En forçant les impôts indirects? Mais n'ont-ils pas déjà atteint un maximum dangereux?

L'on parle de l'impôt indiciaire, c'est-à-dire d'un impôt basé sur

les indices de fortune de chacun, ou si vous le préférez, sur la dépense de chacun. Une prime à l'économie dit-on. Mais qui ne s'aperçoit immédiatement que certains sont obligés de dépenser là où d'autres sont libres de ne pas le faire? Et quels seraient les indices de fortune pris pour base de la nouvelle contribution? Peu m'importe. Il ne faut pas être grand clerc pour voir au premier coup d'œil qu'un impôt de ce genre atteindra surtout les fortunes moyennes, chez lesquelles les indices de fortune se trouvent presque tous et toujours, alors qu'il épargne, tout au moins partiellement les très grosses fortunes, qui ne peuvent guère avoir plus d'indices que les premières.

Ne voit-on pas aussi que cet impôt frappera surtout les familles nombreuses, qui doivent avoir des maisons plus grandes, des serviteurs plus nombreux, à fortunes égales, que les ménages sans enfants?

On cherchera à les avantager par ailleurs, me dit-on, je le sais, mais je reste sceptique devant ces promesses. La loi ne sera jamais assez généreuse pour ces familles, nous en savons quelque chose. Qu'a-t-on fait pour elles jusqu'à présent? Ne payent-elles pas déjà une part plus importante que les autres dans les impôts indirects? Et où sont les faveurs accordées? Ne les attendent-elles pas encore?

Je me méfie énormément de ce bloc indicière.

Mais, me dira-t-on encore, la supertaxe, qui voulait réaliser une plus grande justice dans l'impôt, a totalement échoué.

Sommes-nous certains que l'indicière ne créera pas lui aussi une nouvelle série d'injustices?

N'oublions pas que les moins mauvais impôts sont souvent ceux que l'on est habitué de payer.

N'est-ce pas pour cela que nos vieilles lois fiscales, si vétustes, ont eu tant de peine à disparaître? N'a-t-il pas fallu le cataclysme de la guerre mondiale pour les engloutir?

Est-ce à dire que je défende la supertaxe telle qu'elle existe chez nous? Loin de là. Mais je ne vois que deux catégories de personnes qui doivent fatalement en désirer la suppression immédiate.

Les détenteurs des énormes fortunes modernes, qui sont presque certains de profiter de sa disparition, et les contribuables qui ont fraudé l'impôt, dans l'espoir de s'assurer l'impunité. Ces motifs ne peuvent être déterminants en matière législative.

\* \* \*

Cherchons donc à améliorer ce que nous ne pouvons abroger. Et voici, me semble-t-il, quelques bases sur lesquelles je suis persuadé que l'on pourrait facilement réaliser un accord.

Réduire sensiblement le pourcentage maximum de cet impôt. Elargir les tranches de la montante de l'impôt. Reporter ainsi son maximum à un chiffre de revenu largement supérieur. Reviser également l'application de cet impôt aux revenus professionnels et du travail. Permettre aux revenus mobiliers, — qui paieraient une augmentation de cédule mobilière — de ne pas être compris dans les déclarations de fortune. Ceci supprimerait le caractère inquisitorial de l'impôt. Autoriser en même temps, et favoriser par les lois, la création de titres nominatifs, ceux-ci devant être dégrévés d'une partie de l'impôt cédulaire, mais astreints à la supertaxe. Cette réforme immobiliserait, peut-on dire, une fraction de la fortune mobilière du pays, et supprimerait bien des fraudes.

Ainsi modifiée la supertaxe ne deviendrait-elle pas un impôt comme beaucoup d'autres?

Mais que sera son rendement? Je suis persuadé que celui-ci faiblirait quelque peu pendant les premières années de ce nouveau régime, mais qu'il ne faudrait pas longtemps pour qu'il pro-

gresse. L'impôt devenant moins lourd, certains n'en profiteraient pas pour régulariser des situations délicates? Des rectifications de déclarations ne se feraient-elles pas? Ne serait-il pas heureux de les encourager et de les provoquer? Ne serait-il pas de bonne politique d'assurer une amnistie fiscale de courte durée, si l'on se décidait à entrer dans la voie indiquée? Je ne fais que signaler ces points pour ne pas allonger cette étude.

Mais tout ceci prouve que la question des impôts doit être examinée de très près, avec le grand désir de bien faire, et que sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il faut se garder des emballements et rester de sangfroid pour éviter toutes les exagérations.

Comte P. DE LIEDEKERKE,  
ancien ministre,  
membre de la Chambre des représentants.

## Un grand hebdomadaire flamand

Saluons l'apparition d'un nouvel hebdomadaire flamand, sous le titre de *Hooger Leven*, organe de culture générale, dont le premier numéro est une belle promesse.

Paraissant sur trente-deux pages, de format à peu près identique à celui de la *Revue Catholique des Idées et des Faits* — dont le succès provoque décidément les émulations — il est composé avec cet esprit d'organisation et de division du travail, qui semble bien la méthode la plus heureuse pour une entreprise intellectuelle de cette envergure.

L'ensemble est sectionné en pages religieuses, pages de chronique intérieure et extérieure, pages artistiques et littéraires, pages juridiques et sociales, pages féminines, pages scientifiques, pages industrielles et commerciales et enfin pages humoristiques. Chacune des sections est dirigée par une compétence, qui en aura la responsabilité et qui groupera autour d'elle les multiples collaborateurs.

On le voit : la formule du nouveau journal n'a de commun que le titre avec l'ancien hebdomadaire, d'avant la guerre, qui portait le même nom. D'une ampleur matérielle cinq à six fois plus grande, d'une amplitude de programme beaucoup plus vaste, le nouveau *Hooger Leven* témoigne d'une audace de conception qui paraît presque de la témérité. Se trouvera-t-il en pays flamand un nombre suffisant de lecteurs pour tenir en vie un hebdomadaire de cette importance, à 50 francs l'abonnement?

Cet effort pour élever un peuple à une plus large culture et à une plus haute vie sera-t-il compris et suivi? Les initiateurs eux-mêmes, pour mieux pénétrer les masses, ne décherront-ils pas de la hauteur à laquelle ils se sont élevés au-dessus des passions de race? Sûrement, il leur faudra quelque énergie pour s'y maintenir.

Car — pour autant qu'on en juge par ce numéro — il ne s'agit pas ici de la réalisation en première ligne d'un programme flamand. A mon sens, l'aspect le plus remarquable de cette création, c'est que les dirigeants, dans leurs articles-programmes, ne disent pas un mot des revendications linguistiques flamandes.

Voilà qui mérite notre attention sympathique : ce phénomène inattendu dénote un tournant dans le mouvement flamand. Pour la première fois, je pense, un journal de ce genre, se mettant délibérément au-dessus de la mêlée, ose proposer au peuple flamand un idéal plus élevé, sans se croire obligé de mettre l'accent sur ses droits linguistiques.

Il les soutiendra sans doute occasionnellement, mais comme il est bien inspiré en ne l'annonçant pas! Qu'il se maintienne à cette hauteur! Il fera davantage pour le progrès du mouvement flamand en n'usant de la langue que comme d'un moyen pour élever à une plus haute culture. Si les directeurs arrivaient à réaliser un instrument de travail si perfectionné qu'il paraîtrait indispensable à tous les Belges cultivés lisant le flamand, ils auraient plus avancé la

cause flamande qu'en consommant leurs forces à la défense directe de leurs plus intéressantes revendications.

Mais leur principal mérite est d'affirmer nettement leur intention d'envisager toutes les questions sous l'angle de la religion et de la morale. L'article-programme de Gérard Walschap, le directeur de la partie artistique et littéraire, est significatif sous ce rapport. Non moins significatif, d'ailleurs, le choix de ce directeur. Il avait rédigé naguère, dans un hebdomadaire flamand plus modeste, mais moins pondéré, et qui disparaît, *Het Vlaamsche Land*, des articles qui furent remarqués pour leur accent de franchise et pour leur crâne affirmation des principes catholiques. C'est lui, évidemment, qui a conçu le plan de l'entreprise et qui en est le principal inspirateur. Qu'il ait rencontré, pour le réaliser, le concours de l'Abbaye des Prémontrés d'Averbode, est une garantie de succès. Belle tâche pour une abbaye qu'une initiative intellectuelle de cette envergure. Ces vieux centres de culture et de civilisation restent dans leur rôle et dans leurs traditions séculaires, en adaptant aux nécessités modernes leurs méthodes d'enseignement.

Averbode, certes, aura bien mérité de la Belgique — et pas seulement de la Flandre — en fondant un grand organe flamand de culture générale, car Gérard Walschap a raison : « C'est là un fait de plus profonde signification que la « flamandisation » de l'Université de Gand ».

Sans résumer cet article liminaire, soulignons deux solutions prometteuses, indicatives de l'esprit qui présidera à la revue.

La première, c'est de ne pas vouloir répandre simplement la culture flamande, mais la culture flamande catholique. L'art et la littérature doivent être au service de Dieu et de la société. C'est le « catholique d'abord », qu'affirmait si énergiquement le programme de la *Revue Catholique des Idées et des Faits* et que nous sommes heureux de retrouver ici, si nettement exprimé en termes équivalents; cela nous change un peu de ces formules qui, explicitement ou implicitement, mettent au premier plan un nationalisme flamand.

La seconde, c'est la résolution de regarder par-dessus les frontières, par-dessus toutes les frontières. Donc, pas d'œillères nationalistes, par de narcissisme flamand, rien de recroquevillé sur soi, mais une vue large du monde, avec le désir de s'instruire au contact des réalités. Et cela implique une dose de modestie qui fait honneur à l'intelligence des dirigeants de *Hooger Leven*.

Déjà, ce numéro nous donne une bonne réalisation du premier regard circulaire promené sur le monde par la revue naissante. Quelle abondance de matières sérieuses et variées! Rien n'échappera aux investigations des rédacteurs.

Il y a un écueil, cependant, que je leur souhaite d'éviter. Notre génération a le fétichisme de tout connaître, d'être au courant de tout, et forcément, elle se contente d'une érudition de surface. Vernis de science, qui n'est pas la culture générale, mais une vanité. La vraie culture travaille en profondeur. Ce sera la tâche, souvent délicate, des directeurs du journal, de ne pas se laisser submerger sous l'excès des renseignements techniques, bons pour spécialistes, mais dont les « honnêtes gens » n'ont que faire. Que, dans les différentes sections de leur organe, ils accordent la préférence aux articles de synthèse; que les savants exposent leurs conclusions, sans le détail de leurs expériences et de leurs tâtonnements.

La culture générale est une formation de l'esprit plutôt qu'une accumulation de faits et de données enregistrés par la mémoire. Toute connaissance doit être ramenée à ses principes; toute science comporte une philosophie.

Rassurons-nous. Les *leaders* de *Hooger Leven* ont trop insisté eux-mêmes sur la nécessité de la synthèse, sur la concentration de l'étude accompagnée de méditation et de prière, pour craindre qu'ils n'aboutissent à l'éparpillement et au papillonnage.

Puisqu'ils sont si admirablement disposés au bon travail, faisons confiance à la pénétration d'esprit et au tact de leur directeur général, le R. P. Emile Valvekens.

L'œuvre entreprise est grande et ardue. Lancée avec une remarquable intelligence des besoins du temps, elle a l'avenir devant elle. *Duc in altum* pourrait être sa devise. Le majestueux navire fait un beau départ, le pilote paraît sûr, l'équipage bien recruté. Dieu bénisse son voyage et lui épargne les catastrophes!

Chan. Paul HALPLANTS.

## CHRONIQUE D'ART

# Le cubisme

Est-il trop tôt pour tenter de faire le bilan d'un mouvement qui a conditionné depuis vingt ans l'évolution de la peinture?

Nous ne le pensons pas, car après avoir fait couler autant d'encre, suscité autant de querelles, qu'il incitât à gaspiller de toiles et de couleurs, il semble bien que le cubisme soit à la veille de passer la main.

L'aspect nouveau que présente l'œuvre actuelle des principaux de ses fondateurs, prouve en toute évidence que l'expérience a porté ses fruits.

Bons ou mauvais? C'est ce qu'il convient d'examiner.

Ce souci peut paraître superflu à certains. Pour ceux-ci, le scandale est encore trop proche, les outrances encore trop flagrant pour qu'ils renoncent du coup à l'habitude de condamner en bloc.

De bonne foi, ils continuent de s'hypnotiser sur le côté farce du cubisme, ce côté farce auquel il semble bien que les inventeurs eux-mêmes du mouvement, — quoiqu'ils en disent aujourd'hui, — se soient laissés prendre un instant.

Sans doute, ces jeux d'esprit étaient très amusants dans l'atmosphère spéciale des ateliers qui les virent naître, mais ils eurent tort de se continuer trop longtemps et surtout d'être pris au sérieux par de solennels imbéciles, qui, hélas! n'ont pas encore fini de nous les proposer à toute occasion.

Ils eurent le tort aussi de s'accompagner de trop de littérature.

Pour justifier des recherches qui étaient avant tout d'ordre plastique, des esprits subtils imaginèrent tout un corps de doctrines.

Que n'a-t-on pas dit pour expliquer le cubisme?

Il y eut des naïfs pour croire que ces ensembles kaléidoscopiques, ces mosaïques de formes et d'objets hétéroclites, ces découpages, qui constituent encore, pour le grand public, la figure la plus authentique du cubisme, étaient un aboutissement, la fin propre de l'art de peindre.

De toutes les raisons qu'on en donnait, il n'y en avait qu'une cependant qui eût pu paraître plausible. Et il n'y eut presque personne pour y recourir.

Cette fragmentation d'images, cette pénétration matérielle de motifs, ce recoupement de surfaces et de lignes, que l'on voit aux œuvres cubistes, on en peut trouver un exemple parfait dans le domaine de la vision cérébrale.

Les images que nous enregistrons au contact du monde extérieur, n'en sont jamais la représentation intégrale. Elles sont par essence discontinues, faites de fragments et de superpositions, issues d'impressions simultanées ou successives.

Rien qui se puisse comparer à l'image qu'enregistre un appareil de photographie.

Nous assistons au départ d'un paquebot. L'image qui s'enregistre dans notre esprit peut fort bien se résumer à deux ou trois éléments des plus disparates, mais qui nous ont frappé plus particulièrement, la courbe d'un visage, le profil d'une cheminée géante, le déploiement au vent d'un drapeau, l'arabesque d'une fumée ou d'un blanc mouchoir agité.

Nous n'avons enregistré que des détails, quelques détails, différents le plus souvent de ceux qu'a notés notre voisin. Ils se sont agglomérés au surplus de la façon la plus arbitraire.

C'est ce groupement arbitraire, hétérogène, qui constitue la plupart du temps la vision que nous portons en nous des réalités

du monde extérieur. Celles-ci se résument en nous sous forme de tableaux cubistes.

Comme dans ceux-ci les objets apparaissent à la fois avec leur envers et leur endroit, en tout ou en partie. Ils se superposent les uns aux autres, s'enchevêtrent et se recourent au mépris de toutes les lois de la perspective.

Quoi de plus naturel qu'on y ait songé, qu'on ait été tenté de matérialiser sur la toile, cette vue de l'esprit, cette vision *surréaliste* des choses.

Ainsi compris, le cubisme eût pu être la simple projection sur un plan d'images enregistrées par notre cerveau.

Théorie séduisante et l'on pourrait admettre que des artistes subtils se soient laissés tenter par une pareille gageure.

Gageure qu'ils eussent fort bien tenue, n'était que les images que nous portons en nous, sont essentiellement des images en mouvement. De belles éphémères, qui vont et viennent, se déformant, se reformant sans cesse.

Vouloir les immobiliser sur la toile, c'est proprement leur ôter la vie, nous les rendre du coup incompréhensibles.

Cette recherche ne pouvait qu'être stérile. Pour la réaliser, il ne fallait pas songer à la peinture.

Ah! si l'on eût tenté cette transposition au cinéma. Nous ne dirions plus non. Voilà le domaine rêvé, le seul dans l'ordre visuel où cette transposition serait parfaitement possible.

On l'a réalisé de-ci de-là, par accident. Des fragments de films récents nous ont laissé entrevoir ce que de telles recherches pourraient réserver aux audacieux.

Le cinéma n'est qu'à ses débuts. Pour mériter ce titre de septième art dont certains de ses partisans l'affublent prématurément, il a encore beaucoup de chemin à faire, mais les plus beaux destins lui sont permis, si l'on veut bien s'y prendre.

Nous tenterons de le démontrer au cours d'une prochaine chronique.

En attendant, que la peinture ne cherche pas à franchir les limites qui lui sont assignées par la logique des choses. Si vif que soit le désir de sauter le pas, un tel écart reste interdit aux peintres. Il faut bien que ces exercices périlleux, ils les abandonnent aux littérateurs.

Leur préoccupation était d'ailleurs toute autre.

Ils prirent soin de le dire dès le début. Et avec la plus grande netteté. Il fallut le vain tapage, mené autour de leurs découvertes par le chœur des thuriféraires, pour empêcher qu'on le comprit.

Le vrai souci des cubistes fut celui de recréer les volumes.

Au sortir des fêtes de l'impressionnisme, qui avait noyé toutes choses dans la lumière, ils entendirent restituer sa dignité foncière à l'objet.

L'impressionnisme, ses chefs-d'œuvre acquis, avait conduit la peinture à une impasse.

Le phénomène est d'ailleurs d'ordre constant. Un style, une technique s'épuisent. L'art n'est qu'une suite de rebondissements. Le cubisme en était un.

A dire vrai, il ne date pas exactement des essais de Picasso et de Braque.

Comme chacun sait, on peut le faire remonter à Cézanne; Cézanne se déprenant peu à peu de la technique des impressionnistes, Cézanne qui retrouve l'objet, la réalité des volumes et des formes, la densité des corps, le ton local, toutes choses d'ailleurs qui ont existé de tous temps, que l'on retrace chez de bien plus anciens, mais qui se trouvaient être oubliés ou mis au rancart depuis un certain nombre d'années.

Les cubistes n'ont fait que souligner plus durement les découvertes de Cézanne. Ils le firent avec la férocité des néophytes, qui les pousse du coup aux extrêmes.

C'est ainsi que, pour mieux célébrer le retour de la forme,

la redécouverte des volumes, la résurrection de l'objet, — de l'objet en soi, sans souci de son caractère, — ils prétendirent ne peindre que ce qui se rencontrait de plus banal, de plus grossier, de plus immédiatement à leur portée dans le décor de la vie quotidienne, préférant au dieu la cuvette, et les Vénus de carrefours aux nymphes des eaux et des bois.

Ce fut un parti-pris véritable, car enfin, ces principes excellents ces principes classiques, dont il faut louer les cubistes d'avoir voulu rétablir le culte, ces principes aboutirent à quoi? A peupler nos salons de toiles où se trouve reproduit, illustré et mis en lumière tout ce que la pacotille de bazar avait réussi à produire de plus lourd et de plus hideux.

Alors qu'ils auraient aussi bien pu se donner carrière dans la représentation de formes héroïques ou gracieuses.

Il ne nous paraît pas possible de reconnaître à cet ostracisme des raisons d'ordre purement esthétique. Que ces recherches ne se soient exercées qu'à l'entour de ce qu'il y a de plus bas, nous sommes tentés de l'expliquer par des motifs d'ordre moral.

D'où proviendrait sinon, cette *indécence*, et nous entendons ce mot dans son sens le plus étendu, cette grossièreté qui aura marqué les trois quarts de la production de la peinture d'avant-garde!

Nous touchons ici du doigt ce qui fut une des grandes infériorités du cubisme, tout à son souci de renouveler la technique et de reprendre contact avec la réalité des objets et des êtres, — cette absence totale, absolue de spiritualité.

Nous n'en avons ici qu'un mouvement dans son ensemble.

Il serait puétil, par exemple, de refuser une âme aux œuvres d'un Picasso, d'un la Fresnaye, d'un Jean Lurçat, d'un Marc Chagale. Mais les exceptions faites qu'il convient de faire, la production dite cubiste a, dans son ensemble, quelque chose de brutal, de mécanique qui l'apparente à la machine, à cette machine dont on a fait le dieu moderne.

On a beau décorer ces choses des noms les plus pompeux, parler de « drame plastique » et autres calembredaines de pédants, de telles œuvres n'ont rien d'humain.

Mais laissons cela, qui sera bientôt du passé. Voyez comme les vrais tempéraments s'en évadent chaque jour de plus en plus. Voyez par exemple ce que fait un Lurçat, fidèle encore à ce qu'on pourrait appeler le style cubiste, mais le dominant déjà par un retour délicieux vers l'esprit et vers la grâce, marquant résolument le retour au *sujet*, ce sujet dont les cubistes de la première heure, par crainte immodérée de l'anecdote, avaient fait un épouvantail.

Qu'il convienne à un Léger, de continuer, géomètre subtil, à couvrir de vastes panneaux de surfaces uniquement abstraites, il ne faut ni l'en blâmer, ni l'en plaindre.

Ces savantes mosaïques composent un spectacle harmonieux et qui peut trouver place dans la décoration de nos demeures nouvelles. Il est même peu de choses parmi les productions contemporaines qui ait un caractère décoratif aussi net.

Car, ceci encore pourra être porté à l'actif du cubisme, c'est qu'il aura favorisé un retour vers la peinture décorative. Cette convention, ce dépouillement, ce souci de la construction, qu'est-ce d'autre que le retour au style?

Les décorateurs proprement dits l'ont bien compris, qui se sont jetés sur les découvertes du cubisme avec une hâte un peu fébrile peut-être, mais qui n'en portait pas moins témoignage à sa valeur éducative.

Tous les arts appliqués en ont pris un regain de vie. Oh! tout n'est pas très adroit dans cette adaptation au décor de la vie, des recherches menées par les peintres cubistes.

L'avalanche de polyèdres, de fuseaux, de cônes tronqués et d'arcs de cercle, qui s'est abattue sur toutes choses, peut à bon droit nous paraître excessive.

Mais, dans le fond, ce qui reste acquis, par delà le fatras des

motifs » périssables; ce sur quoi va pouvoir s'édifier le style de notre époque, c'est cette redécouverte de la beauté de la matière, ce retour aux formes lisibles, cette sobriété dans l'expression, cette compréhension de l'éloquence des volumes, ce souci retrouvé de construire.

Le cubisme aura permis au peintre et au sculpteur de tendre à nouveau la main à l'architecte. Il aura recréé le goût et le besoin

des ensembles qui furent la marque de toutes les grandes époques.

Cette conjonction des arts, dont l'individualisme impéminent du XIX<sup>e</sup> siècle nous avait déshabitué, est de nouveau possible.

Ce n'est pas peu de chose. N'eût-il prêté la main qu'à ce retour aux saines traditions, qu'il faudrait savoir gré au cubisme et ne pas trop lui tenir rigueur de ses fautes.

MARCEL SCHMITZ.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Le centenaire de Laënnec

Le 13 août 1826 s'éteignit, à Kerloutarnec, et fut inhumé dans cet obscur village de la baie de Douarnenez, sans pompe et sans appareil, sans aucune représentation officielle, Théophile Laënnec, emporté à quarante-six ans, par la tuberculose. Un simple recteur breton, entouré de quelques braves gens de cette population de marins, répandit les dernières prières sur cette tombe où devait sans doute descendre l'oubli ou l'indifférence.

Le 13 décembre 1926, cent ans et quatre mois après, dans l'église métropolitaine de la capitale de la France, en présence des représentants du chef de l'Etat et de toutes les autorités, devant des centaines et des centaines de médecins accourus de partout, au milieu d'un concours immense, Théophile Laënnec recevait les honneurs de somptueuses funérailles, un prince de l'Eglise, le cardinal archevêque de Paris y présidait et donnait l'absoute, un orateur sacré, le R. P. Tonquédec prononçait en chaire l'éloge du défunt.

Quel contraste! Quelle revanche de la destinée! Quelle gloire s'est levée sur cette tombe et l'a illuminée d'un impérissable éclat! C'est qu'aussi bien les années n'ont pu que consacrer cette illustre mémoire et les progrès de la science mettre en pleine lumière la précellence de son œuvre. A mesure que le siècle avançait, il est apparu que Laënnec était l'Hippocrate français, qu'il avait opéré une prodigieuse révolution dans la science médicale, qu'il était le créateur incontesté de la médecine moderne.

Laënnec est un beau génie et une des gloires les plus pures du catholicisme. La France a le droit d'en être fière et l'Eglise peut s'enorgueillir d'un tel enfant.

Il me paraît impossible de séparer dans ce grand homme le chrétien du savant. Il était profondément religieux et seule la piété a pu mettre la sérénité dans cette vie cruellement éprouvée par des traverses continuelles, seule elle a pu l'armer de patience, d'une invincible patience et lui faire monter son calvaire d'un pas ferme et résolu. La piété fut la lampe inspiratrice de son génie parce qu'elle fut l'inspiratrice d'une charité capable des plus héroïques efforts pour faire du bien, consoler la souffrance, se dévouer à l'humanité. Laënnec est le *medicus pius* par excellence, réalisant à la lettre cette appellation de Pie VII qui, le recevant, quelques jours après le couronnement de Napoléon, avec quelques autres médecins catholiques, posa la main sur la tête de l'un d'entre eux en disant : *Medicus pius, res miranda!* « Médecin pieux, quelle merveille! » Il fut cette merveille pour son siècle, et voilà pourquoi la Société de saint Luc, répandue dans la France entière et à laquelle est affiliée la Section bruxelloise, a choisi Laënnec comme type du clinicien, du praticien catholique.

C'est cette société, qui a pris, avec la Conférence Laënnec de Paris, l'initiative de la religieuse célébration du centenaire, à laquelle le Cardinal donna sa prompte et chaleureuse approbation et qui devait attirer à Notre-Dame une foule de médecins, dont plusieurs, j'imagine, franchissaient peut-être pour la première fois le seuil d'une église. Laënnec était seul capable de les y faire entrer et... ils reviendront.

En dehors de la cérémonie religieuse, qui fut vraiment grandiose et à laquelle, j'en puis témoigner, participa la Belgique, il y eut, dans la soirée, à l'amphithéâtre de la Sorbonne, en présence de M. Doumergue, et sous la présidence de M. Painlevé, une éclatante manifestation, qui fut honorée par le Nonce apostolique, Mgr Maglione, et d'autres représentants des Puissances étrangères. Discours et musique alternèrent; on entendit l'éloge du maître sous divers points de vue prononcé par le recteur de l'Université, M. Lapie, les professeurs : Ménétrier, d'Arsonval, Roger et Léon Bernard. Enfin, détail piquant, ce fut, non pas le ministre de l'Instruction publique, à qui revenait naturellement cet honneur, mais M. Painlevé, ministre de la Guerre, qui parla au nom du gouvernement, à la place de l'infortuné M. Herriot, dont l'éloquence n'oserait pas affronter les sifflets des étudiants de la Sorbonne.

\* \* \*

Laënnec connut la rançon du génie. Un corps chétif, débile, malingre, une santé déplorable qui l'arracha plusieurs fois à ses travaux, à Paris, pour lui faire reprendre force en touchant sa terre bretonne, mais dans cette organisation nerveuse, souvent trahie par la faiblesse, une flamme de volonté invincible.

Des conditions matérielles d'existence navrantes : le pauvre jeune homme se débat pendant de longues années dans la plus lamentable impécuniosité et c'est misère vraiment de le voir, à vingt-deux ans encore, mendier des chemises à son père, oublier et volage, et les moyens indispensables de poursuivre ses études, de se présenter aux examens que sa détresse l'obligea même à prorroger. Mais, à travers tous ces ennuis, une étonnante possession de lui-même, une maîtrise supérieure, une foi invincible en la Providence. Naturellement, il eut des ennemis, il fut méchamment et ardemment combattu, écarté des grandes situations, il lui fallut attendre jusqu'en 1821 pour être nanti d'une charge officielle, celle de médecin de la duchesse de Berry, il ne montera dans la chaire du Collège de France qu'en 1822 et n'entrera à l'Académie de médecine qu'en avril 1823. Il rencontra dans Broussais, un autre Breton, fongueux et révolutionnaire, un détracteur systématique de son œuvre, qui s'acharna contre lui par la parole et par la plume. Mais il garda sa fière indépendance vis-à-vis des pouvoirs et les contradictions ne firent que stimuler sa pensée.

Il logeait dans un corps frêle une grande âme. Il accepta, sans plainte ni protestation, toutes les disgrâces et les avanies, il s'éleva au-dessus des vicissitudes de sa destinée par une foi sublime en Dieu. Il avait trouvé Dieu dans les merveilles de l'agencement du corps humain, qui avaient révélé à sa haute intelligence l'infinie sagesse du Créateur. Il faudrait s'élever à une pareille science pour comprendre l'enthousiasme, le ravissement dans lequel l'œuvre du Dieu tout puissant pouvait jeter un esprit d'une telle envergure. Désormais dominé et conquis par la pensée de Dieu, il mesura de son regard d'aigle l'infini qui en sépare tout le créé et comme le cardinal Mercier de nos jours — pour établir un rapprochement palpable — il comprit que Dieu seul importe et que le reste n'est rien. De là cet étrange et souverain mépris des caprices de la fortune, des faveurs de l'opinion, des caresses de la renommée, qui le laissa indifférent devant les injustices du

sort et les iniquités de l'homme. Cette âme habitait une sphère supérieure qui lui faisait contempler d'un regard serein toutes les vaines agitations de la fourmilère humaine. C'est ce sentiment qui dictait à sa plume cet aphorisme, dont il semble avoir fait sa loi : *Gloria mundi peribit, veritas Domini manet in æternum* : La gloire du monde périra, la vérité de Dieu demeure à jamais.

C'est la pensée de Dieu, la passion du divin qui alluma en lui la soif du savoir, excita en lui l'avidité curieuse de pénétrer toujours plus profondément l'œuvre du Créateur et de lui arracher ses secrets. C'est la tendresse pour les créatures de Dieu, la charité surnaturelle qui le poussait à alléger, par ses découvertes, les souffrances qui sont le lot de l'humanité. L'homme intérieur commandait le savant et le praticien, sa piété donna des ailes à sa science, et Dieu visiblement éclaira ce génie. Ame bretonne, tournée vers l'infini, âme profonde et contemplative.

\* \* \*

Il s'était préparé aux études médicales par la culture des lettres antiques, à ce point qu'il apprit le grec à fond tout exprès pour être en mesure de lire Hippocrate dans le texte original, et qu'il usait couramment du latin dans certaines parties de son enseignement, avec le vif désir de voir la langue de Rome adoptée par le monde savant dans les relations internationales.

Son génie était fait de patiente analyse qui décomposait le fait, par l'observation sagace, dans ses derniers éléments, et de puissante synthèse, qui, par de vigoureuses inductions, remontait aux causes et dégagait les lois.

La compétence ne manque assurément pour donner une idée de ce génie, et l'intuition ne l'a peut remplacer, mais parce que toute l'humanité est tributaire de ses bienfaits, il doit être permis aux profanes eux-mêmes de balbutier l'hommage de leur reconnaissance.

Il a fait faire un pas de géant à la médecine, créé un instrument d'investigation, créé une méthode, jeté les bases d'une rénovation profonde, entraîné dans la voie d'innombrables réussites. Il y a deux grands noms qui illuminent la science médicale, deux phares, Pasteur, plus près de nous, le Christophe Colomb du monde des infiniment petits, Laënnec, plus éloigné (1781-1826), le fondateur de l'auscultation.

Par lui, par ce petit médecin breton, qui s'en fut à Paris, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la lumière fut faite dans un monde de ténébres. Il a étreint le réel, dissipé les ombres, il a plongé dans le corps humain comme nul ne l'avait pu avant lui, à ce degré de profondeur. Poupon, cœur, foie, tous ces organes lui ont livré leurs secrets et il faut encore lui imputer, comme à l'initiateur, toutes les découvertes subséquentes.

Que savait-on, avant lui, du vaste ensemble des maladies pulmonaires ? C'était la confusion et le chaos parce qu'on ne savait pas interpréter ce qu'on croyait percevoir. On auscultait mal, la pudeur de l'époque interdisait l'application de l'oreille sur la peau nue de la clientèle, il fallait trouver l'instrument. Newton regarda tomber une pomme et de sa contemplation sortira la loi de la gravitation universelle, une explication de l'univers. Galilée regarda le balancement de la lampe dans la cathédrale de Pise et, de ce regard, est sortie la théorie de l'isochronisme du pendule. Laënnec vit, dans la cour du Louvre, deux gamins jouer avec une poutre, l'un la grattant à une extrémité avec un clou, l'autre, à l'autre bout, penchant l'oreille pour percevoir le bruit transmis. C'en fut assez. L'éclair avait jailli. Laënnec se rendait chez une cliente qu'il devait ausculter, d'un cahier de papier il fit un rouleau qu'il interposa entre son oreille et le thorax de la malade : le stéthoscope était trouvé. Il le perfectionna par la suite et c'est le tube de bois ou de métal terminé par un pavillon d'une part et un disque de l'autre que nous avons remarqué dans le cabinet de nos médecins.

L'auscultation ainsi outillée fit merveille. Toute la gamme des bruits, des crépitements et des râles, langage inintelligible jusque là, fut comprise et interprétée par Laënnec. Pourquoi ? Parce qu'il la confronta avec les lésions correspondantes au niveau ausculté que l'autopsie révélait. Il parvint ainsi à débrouiller le chaos, à distinguer l'innombrable variété des maladies pulmonaires, à les classer en espèces distinctes, à les décrire en perfection.

Du même coup par cette invention géniale, en conjuguant l'observation clinique et l'anatomie pathologique, il posait le

fondement immuable de la médecine moderne, il jetait le pont audacieux entre les méthodes du passé et celles de l'avenir, il révolutionnait la science, il s'avérait grand bienfaiteur de l'humanité entière. L'immortel ouvrage où il a consigné ces vues géniales s'appelle : *Traité de l'auscultation médiata*, qui parut le 15 août 1819, fruit d'un labeur acharné de trois années. Il faillit y laisser sa vie et se vit obligé de demander à la terre bretonne un repos de deux ans. La deuxième édition ne parut que l'année de sa mort.

Seule sa fin rapide, en 1826, ne lui permit pas de pousser l'exploration du cœur et du foie aussi loin que celle de la région pulmonaire, mais dans ces domaines aussi, il s'est signalé par des découvertes imprévisibles.

Naturellement, comme je l'ai dit, la contradiction, même brutale et violente n'épargne pas le grand homme. Sa modestie, disons mieux son humble mépris de la gloire l'enveloppa comme d'un voile que le temps ne déchira qu'avec lenteur pour le faire enfin ravonner après un siècle dans la splendeur de l'immortalité. L'heure de la pleine justice a sonné pour lui.

Cette gloire nous appartient et l'Eglise a le droit de la revendiquer et de s'en parer. Laënnec fut profondément religieux, il fut l'âme de la célèbre Congrégation du Père Delpuits, il en fut le vice-président, il y présenta des travaux apologetiques de haute valeur et le spécimen qui nous a été conservé, une conférence sur Jésus-Christ, Voie, Vérité et Vie, fait autant honneur à la science théologique du confrencier qu'à son insigne piété. Il était aussi un fervent du rosaire et l'on sait qu'il ne se séparait pas de son chapelet dans les visites à ses malades.

Le plus grand médecin du XIX<sup>e</sup> siècle fut un fervent catholique. Il mourut comme un saint dans d'admirables sentiments de foi. Son nom est resté célèbre en Bretagne par sa charité et sa piété. Il retentit aujourd'hui dans les académies, il ne fut jamais oublié dans les humbles bourgades de la côte bretonne. Le nom de Laënnec suffit à réfuter tout le scientisme, et proclame à l'évidence que la science et la foi sont deux rayons issus du même foyer divin.

J. SCHYRGENS.

## La fermentation arabe

Au cours de son histoire, le monde arabe a trois fois envahi l'Occident — ou vice-versa. La première des ces invasions remonte au VII<sup>e</sup> et au VIII<sup>e</sup> siècles, aux premiers âges de l'Islamisme : ce ne fut qu'entre Tours et Poitiers que le flot arabe fut arrêté par Charles Martel, l'Espagne restant submergée pendant six à sept siècles encore. Seconde prise de contact à l'époque des Croisades ; mais là le processus est inverse : durant deux siècles, c'est le béliér occidental qui tente de battre en brèche les murs du Proche-Orient musulman.

Troisième phase : les Turcs envahissent l'Europe, et l'Occident est sérieusement menacé pendant deux cents ans à son tour : ce n'est que lorsque Vienne a été libérée par le chevaleresque Sobieski que le reflux commence.

Les Turcs ne sont pas, il est vrai, identiques aux Arabes, mais c'est toujours le Coran qu'ils ont en mains et le nom du Prophète à la bouche.

Aujourd'hui, les deux mondes sont aux prises pour la quatrième fois. Autrefois, les mobiles étaient d'ordre purement religieux, ou religieux et national : aujourd'hui, le *spiritus rector* n'est que national.

C'est un spectacle bien disparate que celui que présente aux regards de l'observateur le monde arabe. Les déserts, plus ou moins sauvages, de l'Arabie proprement dite et de la Transjordanie (capitale Amman, le Rabbath Ammon biblique), y coudoient des pays policés et relativement « modernes », tels que l'Egypte. Des territoires à mandats (Syrie, Palestine, Iraq) y voisinent avec des colonies européennes telles que l'Algérie ou le Maroc; Fellahs et Bédouins aux mœurs de vagabonds pour ne pas dire de pillards, font contrepoint à des citadins habitant des villes qui ne le cèdent que de peu aux grands centres d'Europe ou d'Amérique. Toute cette mosaïque a eu longtemps deux facteurs pour la cimenter : la langue — qui dans ses traits essentiels reste identique, nonobstant toutes les multiples variantes — et la religion islamique.

Sur ces deux facteurs s'est greffé, aujourd'hui, un troisième : l'aspiration à l'unité et à la liberté nationales. Ces peuples veulent être libres : et des Cabyles du Rif aux Musulmans de l'Inde, le même frisson les parcourt presque tous. Tantôt cette aspiration prend des formes quelque peu diplomatiques (tel le récent congrès plus ou moins panmusulman de la Mecque), tantôt elle s'efforce de conquérir directement l'indépendance (événements du Rif et de Syrie).

Ce n'est peut-être pas exagérer, dès lors, que de croire que le problème arabe commence à constituer, tout au moins potentiellement, un danger assez notable pour l'Europe. L'Angleterre doit y faire face sur plusieurs théâtres. En Egypte — où le canal de Suez vient compliquer singulièrement la question — elle a eu recours à la manière forte, enregistrant (après le meurtre du Sirar, en décembre 1924, par exemple) des succès d'apparence notable, mais, en réalité, provisoires. Ailleurs, en Palestine, en Transjordanie, en Arabie, dans l'Iraq, elle préfère pratiquer la politique du gant de velours. En Syrie, la France a certainement beaucoup contribué à attiser les haines arabes. Il serait puéril cependant de croire que, s'il se produit une explosion générale à l'instar des événements de Chine — hypothèse peu probable — les Français seront visés en particulier : c'est contre le Franc (l'Européen), non contre le Français que le monde arabe fera bloc, sans faire trop de différence entre le Français, l'Anglais ou l'Allemand (malgré la fraternité d'armes germano-turque, dont les souverains s'attardent encore dans le Proche-Orient). Pour ce qui est du Sionisme et du « foyer national juif », objets de bien des rancunes, ils risquent fort d'être, le cas échéant, tout simplement balayés.

La fierté de l'Arabe, cet Arabe fût-il couvert de guenilles, qui a fait l'admiration de tant de touristes, a longtemps recélé un chauvinisme plus ou moins latent mais qui, aujourd'hui, a tendance à exploser, gagné par la contagion nationaliste laquelle parcourt notre globe de l'Italie mussolinienne au ci-devant Empire Céleste, et de l'Irlande à l'Hindoustan.

La guerre mondiale a aussi fortement contribué à ouvrir les yeux des Arabes. Ils ont vu les Européens aux prises et s'investissant réciproquement. Ils ont dû contempler bien des faits médiocrement édifiants. Ils ont aussi souffert directement des hostilités. La famine a sévi dans le Liban, en Syrie, à Jérusalem. Les réfugiés arméniens, fuyant devant les tortionnaires turcs, ont submergé la Syrie, attisant, par leur présence, les animosités nationales. En Palestine, le Sionisme a rappelé à l'Arabe, de façon aussi concrète que brutale, qu'il avait sur la Terre-Sainte au moins autant de droits que les fils d'Abraham et de Jacob. Enfin, les succès militaires des Turcs ont produit dans tout le monde islamique une impression profonde et durable. Il est juste d'ajouter que, en supprimant le califat, la Turquie nouvelle s'est, pour ainsi dire, décapitée elle-même : les pays arabes qui, naguère, s'inclinaient devant le Commandeur des Croyants ont entièrement échappé à son influence et l'écho des victoires de Kémal s'en est amoindri quelque peu.

Voyons quel est au juste, en ce moment, l'état exact de la question arabe dans les différents pays mahométans. Les Musulmans de l'Inde s'intéressent certainement de façon intense à la question du califat, et certains indices démontrent que des questions apparemment aussi secondaires que celle, par exemple, des réparations à exécuter dans la mosquée d'Omar (Jérusalem), ne les laissent pas indifférents. Il convient de rappeler que les Musulmans de l'Inde n'ont pas voulu naguère comme calife, de Hussein, ancien grand chérif de La Mecque, ancien roi du Hedjaz, aujourd'hui « en villégiature » dans l'île de Chypre, par quoi ils ont quelque peu contrecarré les visées britanniques, dont Hussein était l'instrument.

Le Maroc, plus ou moins pacifié, n'entre pas en ligne de compte, mais le fait couve toujours sous la cendre. Perché sur un flot perdu dans les flots de l'océan Indien, Abd-el-Krim peut réfléchir à son aise sur les fautes commises et sur le néant des destinées humaines. Sa résistance contre l'envahisseur n'en a pas moins laissé des traces dans tout le monde du Coran.

L'Egypte est toujours sous l'emprise anglaise. Mais elle s'agite et veut être libre. Economiquement et culturellement, elle a fait, depuis 1882 (date initiale de l'occupation anglaise), d'énormes progrès. Elle voudrait les couronner aujourd'hui en expulsant l'envahisseur. Elle a la chance de posséder en Zaghoul-Pacha, un homme politique qui, pour n'avoir pas toujours et le sens des

proportions, n'en est pas moins de premier ordre. Le pays des Pharaons attend son heure.

Dans le Hedjaz — où Albion a laissé choir, après l'avoir soutenue depuis 1916, la dynastie hachimite (Hussein et Ali) — c'est, aujourd'hui, On Saoud qui règne. Les Wahabites — dont il est aussi le sultan — ont été appelés les puritains de l'Islam. Maîtres de la Mecque, ils semblent pourtant s'être résolus à beaucoup de modération. On Saoud n'a pas encore été proclamé calife; il le sera peut-être un jour. Il détient en tous cas — avantage inappréciable — les villes saintes de l'Islam. A certains égards, il serait peut-être l'homme désigné pour faire de l'Islam un bloc. Son hérésie wahabite empêcherait-elle, le cas échéant, certaines parties du monde musulman de reconnaître sa suprématie? Cela nous paraît probable.

De la Palestine, nous avons déjà parlé. La situation y peut être résumée, en peu de mots, ainsi : Haine des Sionistes, mauvais vouloir à l'égard de l'Angleterre, puissance mandataire judéophile ou censée l'être. Autant de stimulants.

De la Syrie, il nous suffira de dire ceci : de toutes les Puissances européennes, c'est sur la France surtout que se concentrent aujourd'hui les rancunes arabes. Mais ce ne sont pas d'autres Puissances européennes qui bénéficieront de ces haines : ce sera tout le mouvement arabe.

En Transjordanie et dans l'Iraq, pays peuplés pour une bonne part de Bédouins nomades, les répercussions sont moins fortes. Pourtant, là aussi, on parle de la question du califat, de la guerre des Druses, d'Abd el Krim, l'héroïque vaincu, et d'On Saoud, le maître de la Mecque et de Médine.

Bref, fermentation générale dans tout le monde arabe, bien qu'à des degrés divers.

De quoi demain sera-t-il fait? Et qui pourra nous dire l'effet qu'aurait sur cette fermentation une solution contraire aux intérêts européens de l'imbroglio chinois, solution qui paraît cependant bien probable?

Comte PEROVSKY.

## FRANCE

### L'Action Française

*S. E. le cardinal Luçon, doyen des cardinaux français, communique à ses diocésains une note sur le « sens et la portée des récents actes du Saint-Siège concernant l'Action française. » Après avoir analysé les documents officiels, Son Eminence conclut :*

En résumé, le Pape déclare que les doctrines et les directives de l'Action française sont dangereuses : et il nous rappelle ce principe de la théologie morale et de l'éthique naturelle, que si l'on veut échapper au danger, il faut le fuir, ou au moins prendre les précautions nécessaires pour le rendre de prochain éloigné. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit : *Celui qui aime le danger y périra? (Ecl., III, 27.)*

Nous nous plaignons à le reconnaître : la plupart des adhérents d'Action française sont des catholiques d'esprit et de cœur. Ils ont adhéré à ce groupement par fidélité aux traditions monarchiques de leurs familles, et parce qu'ils ont vu en lui un organe d'action qui combat ouvertement les lois antireligieuses et défend courageusement la religion et l'Eglise, quoique, pour un certain nombre de ses dirigeants et de leurs disciples, ce soit pour des raisons purement naturelles. Mais en adhérant à l'Action française, ils n'ont point accepté pour cela, loin de là, les regrettables erreurs de ses principaux chefs. C'est du fond de l'âme qu'ils sont attachés à la foi catholique, et soumis à l'Eglise qui parle au nom de Dieu.

Ils ont protesté de ces sentiments avec une ardeur qui a touché le Saint-Père. « Sa Sainteté a été particulièrement consolée des expressions d'attachement et de soumission, et plus encore des promesses que ces bons jeunes gens lui ont faites. Sa confiance, dans leur bonne volonté d'y conformer leur action et leur vie, est aussi grande que la prédilection que son cœur paternel réserve à la jeunesse catholique. » (*Lettre du cardinal Gasparri.*)

Ils voudront être « cohérents », et en même temps qu'ils déclarent être les fils dévoués de l'Eglise, ils en donneront la preuve

« en ne suivant pas aveuglément » les doctrines et les directions qui leur sont signalées comme erronées, et en « s'éloignant le plus possible » des dangers qui menacent leur foi, ou, au moins, en prenant les précautions nécessaires pour les rendre de prochains éloignés.

† L.-J. cardinal LUÇON,  
Archevêque de Reims.

## ANGLETERRE

### Les grandes Puissances

D'après un article d'Augur : *Les grandes Puissances d'Europe*, dans *The Fortnightly Review*, de décembre 1926.

L'existence et la répartition, au sein du Conseil de la S. D. N., de sièges permanents attestent la part prépondérante des Grandes Puissances dans la politique mondiale. C'est surtout en Europe que cette prédominance est évidente.

Le bouleversement bolchéviste a détaché la Russie de l'Europe telle qu'elle existait à l'époque d'avant-guerre. La frontière Est de l'Europe en tant qu'entité politique coïncide aujourd'hui avec celle de l'U. R. S. S. à l'Occident. L'Europe politique comprend des Etats qui, malgré leur inimitié d'antan, sont reliés par un sentiment de proximité politique, d'identité racique, de nécessité de faire bloc contre le reste du monde. Ce sont les quatre Etats ayant nom : Grande-Bretagne, France, Allemagne, Italie qui, par la corrélation de leurs intérêts, décident des destinées de l'Europe, quel que soit le rôle qui puissent jouer accidentellement la Petite Entente aujourd'hui, l'Espagne ou un des Etats balkaniques demain.

Chaque Etat national d'Europe a sa politique étrangère à lui. Parlons ici d'abord de la politique européenne prise en son entier, politique qui existe certainement. Elle est pour une bonne part subconsciente, mais réelle. Elle peut se résumer ainsi : l'Europe tend à la coopération politique et à l'unité économique. L'existence de la S. D. N. atteste ce désir de coopération politique. L'irrésistible tendance à la trustrisation dans les principales branches de la production démontre l'exactitude de la seconde partie de la formule.

Il existe certainement une aspiration à créer un *united front* : unité politique ayant pour objet de résister à la pression d'éléments étrangers venant de l'extérieur, unité économique ayant pour but de s'opposer à l'asservissement de l'Europe par le capital étranger. Ce qui retarde l'application concrète de cette « politique européenne » c'est l'absence de l'unité de commandement, c'est aussi l'absence de facultés « constructives » parmi les dirigeants. Les quatre Grandes Puissances, leaders naturels, semblerait-il, s'attardent à des vètilles, à des jalousies mesquines, à des notions désuètes et négligent leur tâche. Le sentiment de solidarité économique et racique n'en est pas moins plus puissant à l'heure actuelle chez les peuples européens qu'il n'était entre les Anglais et les Ecossais à l'époque des Stuart.

Très importante est la part prise par la nation britannique à l'œuvre de consolidation européenne. A proprement parler, c'est pour frapper l'Allemagne coupable de détruire l'harmonie du concert européen que la Grande-Bretagne entra en guerre. Depuis le grand conflit, diplomates et hommes d'Etat britanniques se sont incessamment attachés à protéger les intérêts vitaux de leur pays, intérêts qui, fort heureusement pour notre continent, coïncidaient singulièrement avec les principes d'une politique visant à l'unité européenne. Des bévues ont été certainement commises ; la manie de faire de tout un mystère a contrecarré le progrès ; cependant, les efforts britanniques ont été couronnés d'un succès extraordinaire : à preuve les traités de Locarno. Si la diplomatie britannique enregistre, du point de vue des prémisses d'une paix solide, les mêmes succès sur la Méditerranée que sur le Rhin, elle aura fait une œuvre historique !

A l'heure actuelle, nous voyons fructifier les semences de relations meilleures entre la France et l'Allemagne, que la diplomatie anglaise a réussi à implanter et qu'elle protège contre les dangers qui les menacent. Malgré les chuchotements, les insinuations, la — traachons le mot — maladresse des principaux artisans de l'œuvre locarnienne, l'esprit de Locarno progresse. Ni M. Briand, ni M. Stresemann, coupables tous les deux, n'auraient dû per-

mettre que la presse battît la grosse caisse autour de l'entretien de Thoiry. L'œuvre de pacification n'en avance pas moins. Voici un incident qui le démontre. A la fin de septembre, le gouvernement français apprit l'existence d'un manuel pour officiers de la Reichswehr lequel contenait la clause suivante : il leur était rappelé, en leur qualité d'héritiers de la gloire de l'ancienne armée impériale allemande, que leur principal devoir était de travailler à la récupération des provinces perdues par l'Allemagne, l'Alsace-Lorraine y comprise. Ledit manuel était en vente dans les librairies. L'incident eût fait scandale naguère, étant donné surtout qu'il fut établi que le manuel avait été publié après Locarno. Une démarche fut naturellement faite à Berlin, mais au lieu d'un ultimatum comminatoire, ce fut sous la forme d'une demande courtoise adressée à M. Stresemann, à laquelle le ministre du Reich s'empressa de répondre non moins courtoisement que le manuel publié sans autorisation officielle serait retiré de la circulation et que pareil incident ne se reproduirait plus. Sur quoi, le gouvernement français s'est déclaré satisfait.

Ces combinaisons élémentaires qui ont nom : rapprochement franco-britannique, entente franco-allemande, accord anglo-allemand ont tendance à se cristalliser en un faisceau germano-anglo-français. C'est de bon augure pour la stabilisation de l'Est européen.

Dès 1921, en discutant de la situation politique à Berlin avec le baron von Maltzahn, alors secrétaire d'Etat, Augur avait exprimé l'avis que ce serait la solution du problème des limites orientales du Reich qui stabiliserait définitivement l'Europe au nord des Alpes. Que de disputes acrimonieuses autour de ce problème ! Cependant, si quelque chose peut faciliter la cicatrisation d'une plaie toujours purulente, c'est bien un accord entre les trois (quatre ?) grandes Puissances, accord permettant d'éluider les solutions violentes. Il y a dans cet accord tant de logique que des pays qui avaient commencé par le mandire ont fini par faire comme Balaam. A preuve le changement d'attitude de la Conférence impériale à l'égard de Locarno.

Parlons aussi des relations franco-italiennes, relations que la diplomatie britannique tâche de rendre meilleures. De récents incidents pourraient faire croire que ce n'est guère le moment de parler ici d'un rapprochement. M. Mussolini a eu pourtant raison de dire à Livourne à Sir A. Chamberlain qu'au fond son attitude à l'égard de la France est amicale. Souvent on entend répéter — des perroquets, dirait-on — que jamais ces deux nations sœurs, l'Italie et la France, ne seront d'accord : encore un exemple de ces notions préconçues qui empêchent le char de la pensée politique de progresser.

Répondons que, si la diplomatie française a réussi naguère (non sans l'assistance de la pression exercée par la flotte britannique, il est vrai !) à détacher l'Italie de l'alliance austro-allemande, un semblable rapprochement serait à plus forte raison réalisable à notre époque.

L'Europe se dirige donc vers l'unité, mais l'activité haineuse des gouvernements de l'U. R. S. S. présente quelque danger. Ces personnalités ont renoncé à leur idée première de submerger l'Europe d'armées rouges et de détruire le capitalisme européen à l'aide des méthodes de la Tcheka. Ce sont eux, au contraire, qui ont capitulé devant le capital revenant sous l'égide de la faucille et du marteau. Ils sont obligés de singer l'Europe, mais la haine qu'ils lui portent n'en est pas diminuée. L'attaque contre l'Europe se poursuit, les moyens employés sont plus subtils. C'est surtout la Grande-Bretagne qui est visée. Recevant feu Krassine, Sir A. Chamberlain lui disait qu'il n'y avait pas en Orient un seul consul anglais qui n'envoyât pas au Foreign office de rapports sur l'activité antibritannique des Soviets. Les hommes de Moscou estiment avoir fait perdre à l'Angleterre des millions de livres sterling par la grève minière et par le boycottage chinois. En frappant la Grande-Bretagne, disent-ils, ce sont les racines du capitalisme européen que nous atteignons. A de telles menaces, ce dernier doit répondre par la politique de l'*united front*, telle qu'elle est exposée plus haut.

P. S. — C'est cet article qui vient d'exaspérer à ce point le camarade Tchitchérine qui parlant aux journalistes à l'ambassade des Soviets à Berlin (5 décembre), le commissaire du peuple a consacré près de la moitié de son discours à combattre Augur et ses arguments. Ce qui démontre que ce dernier a touché juste.

Comte P.

## ÉTATS-UNIS

## Les Philippines

D'après un article de G.-C. Duggan : Les Philippines, dans *The Nineteenth Century*, de décembre 1926.

Après le problème nègre, la question la plus grave qui se pose aujourd'hui devant les États-Unis, ce n'est ni la boxe, ni la prohibition, ce ne sont pas les dettes européennes : c'est l'avenir des Philippines.

Peu d'Américains comprennent l'importance de cette question, car fort peu se sont donné la peine de l'étudier. Il n'est pas de collégien yankee qui ignore que l'amiral Dewey s'est emparé de Manille en 1898 : mais tout le reste est ténébreux pour lui.

Étant donné que la situation de l'Inde de nos jours présente avec celle des Philippines une grande analogie, le problème philippin ne saurait manquer d'intéresser les Anglais.

Dans l'archipel, l'Amérique a hérité de la léthargie espagnole. L'occupation permanente de Cebu par Legaspi est postérieure de quarante ans au débarquement de Magellan à Cebu et à Mindanao. Puis des garnisons occupèrent Luçon et Mindoro. En 1762, après la prise de Manille par les forces militaires et navales britanniques, l'archipel devint théoriquement possession anglaise, mais fut restitué à l'Espagne par le traité de paix conclu deux ans plus tard. A partir de cette époque jusqu'à la conquête américaine (1898), l'histoire des îles présente un tableau lamentable. Un seul administrateur espagnol sut acquérir une bonne renommée : à la fin de ce régime, le général Arolas vint à bout des Moros belliqueux, grâce à un système de rigueur tempérée par la justice et le sens commun.

Appliquant sa maxime coloniale habituelle de *Divide et impera*, l'Espagne réussit à isoler les tribus philippines les unes des autres en les empêchant d'apprendre l'espagnol qui aurait pu contribuer à les unifier.

D'une façon générale, on peut dire que l'héritage que les États-Unis eurent à recueillir fut passablement lugubre.

Disons quelques mots de la géographie de cet archipel. Une douzaine d'îles sont de dimensions considérables ; les deux tiers du reste (près de 3,000) seulement sont habités. Du point de vue ethnologique, la population est extrêmement disparate ; il y a pourtant un fond commun, soit nègre, soit malaisien avec parfois mélange de sang mongol ou espagnol. Les trois tribus principales (chrétiennes) ont nom : Visayens, Tagalog et Ilocanos. Elles comptent 10 millions d'âmes. Un tiers seulement savait lire ou écrire en 1919. Les autres tribus comprenant 1 million d'âmes et occupant la moitié de l'archipel sont musulmanes ou païennes ; elles portent le nom générique d'*Igorots*. Leurs anciens maîtres les connaissaient sous le nom de Moros.

Rappelons que ce furent les Espagnols qui arrêtaient dans l'archipel l'offensive islamique, laquelle, après s'être répandue sur les Indes orientales, semblait s'orienter vers le Japon. L'histoire se répète : plusieurs siècles auparavant, c'étaient encore les Espagnols qui s'étaient jetés en travers de l'avance musulmane menaçant de submerger l'Europe occidentale.

\* \* \*

Le système gouvernemental américain aux Philippines se divise en cinq périodes : régime militaire, d'abord, de 1898 à 1900 (une bonne partie des îles n'avait pas encore été pacifiée ou n'avait même jamais été subjuguée par les Espagnols), puis régime de la *Philippine Commission*, de 1900 à 1907. A cette dernière date, une modification importante fut introduite, et une assemblée nationale commença à prendre part à l'activité législative, le gouverneur américain et la Commission continuant à exister comme devant.

En 1913, le parti démocrate américain arriva aux affaires nomma F.-B. Harrison gouverneur et lui donna pour instructions de « philippiniser » l'administration et le pouvoir exécutif. Sous l'influence des idéaux wilsoniens, un pas de plus fut fait quelques années plus tard : tout le gouvernement philippin, le ministre de l'Instruction publique et l'*auditor* (1) exceptés, devaient être désormais des Philippines contrôlés par un Parlement indigène. Les troupes américaines restèrent toutefois dans l'archipel. Le droit de veto fut reconnu au président des États-Unis, mais, en fait, l'ancienne colonie américaine venait d'être promue à la dignité de Dominion.

(1) Contrôleur proposé aux finances et surveillant l'exécution des projets budgétaires, etc.

Résumons brièvement ce que l'Amérique avait fait jusque-là : Elle avait mis fin au système de privilèges ecclésiastiques qui avait existé autrefois dans l'Archipel, moyennant un versement aux très nombreuses congrégations religieuses, d'accord avec le Saint-Siège, d'une somme de 7 millions de dollars.

La propriété foncière avait été réglementée ; la lèpre — très répandue — victorieusement combattue ; Manille transformée du point de vue sanitaire jusqu'à devenir méconnaissable. Beaucoup de routes et de sentiers avaient été construits ; la justice avait été entièrement réformée. Un grand nombre d'écoles avaient été construites par les tribus elles-mêmes sous le contrôle américain. Partout l'anglais avait été enseigné ; les arts manuels encouragés de toutes les façons. D'anciens officiers de l'armée américaine avaient réussi à former une police excellente à l'aide de ci-devant sauvages qui quelques années auparavant s'étaient adonnés avec passion à la « chasse aux têtes ».

Les Philippines proprement dits (chrétiens) ne manquèrent pas d'utiliser l'autonomie nouvellement accordée et se jetèrent dans l'activité publique à corps perdu. Par contre, les musulmans et les païens restèrent aphones. Bientôt, les « caciques » philippins commencèrent à jouer un rôle auquel ni leur nombre, ni celui de leurs adhérents ne paraissent leur donner droit.

Ils ne manquèrent pas d'utiliser amplement le préambule de la Constitution nouvelle, dite *Jones Law*, qui avait institué deux Chambres, tout en laissant entre les mains du gouverneur des pouvoirs suffisants. Il était dit dans ce préambule que « le peuple des États-Unis avait eu de tout temps l'intention de reconnaître l'indépendance des îles Philippines aussitôt qu'un gouvernement stable pourrait y être établi. » Les politiciens philippins ne tardèrent pas à se saisir de tout le pouvoir effectif, et le gouverneur (Harrison) ne devint entre les mains du président du Sénat et de celui de l'Assemblée qu'un simple instrument. Les fonctionnaires américains furent obligés d'une façon ou d'une autre de donner leur démission. Les deniers publics furent dilapidés. La mortalité augmenta de 1,9 %, en 1913, à 4 %, en 1918. La lèpre prit une extension nouvelle. La concussion recommença à faire rage. On aurait pu se croire revenu aux beaux jours de la domination espagnole.

Enfin — en 1921 — le gouvernement américain, frappé à l'endroit sensible (la poche), s'aperçut que les affaires prenaient une mauvaise tournure. Une commission fut envoyée par le président Harding, commission que présidait un général très distingué, Léonard Wood. Elle releva nombre d'abus. Nommé gouverneur en octobre 1921, le général Wood n'a cessé depuis de lutter contre les politiciens qui font tout ce qu'ils peuvent pour rendre sa position intolérable, ne reculant devant aucune chicane, aucune mesquinerie.

A certains égards, la situation de l'archipel rappelle, aujourd'hui, le problème irlandais. Les Moros ne veulent pas que les Américains se retirent ; ils craignent d'être laissés à la merci des Philippines proprement dits ; l'analogie avec l'Ulster est à peu près complète. Les Américains, fort peu nombreux, qui ont étudié ce problème se sont rendu compte du danger qu'il y aurait pour les États-Unis à obliger les Moros à reconnaître la suprématie philippine.

Cette question si complexe a un autre aspect encore : la position stratégique de l'archipel. A le supposer évacué, l'Amérique ne pourrait pas plus tolérer une barrière philippine hostile entre elle et la Chine que la Grande-Bretagne ne saurait admettre l'existence d'une Égypte indépendante et ennemie de l'Angleterre. Tant que les États-Unis détiennent Manille, ils ont en poche une des clés du Pacifique et de la côte asiatique, et ils surveillent les abords du Japon, de ce Japon qu'ils regardent toujours d'un œil soupçonneux quels que soient les démentis officiels. L'archipel évacué par eux, l'indépendance philippine ne deviendrait vraisemblablement qu'un leurre : l'Empire nippon est là, guettant un débouché pour l'excédent de sa population et de ses produits. Il ne resterait pas longtemps inactif.

Lorsque l'Amérique se fut rendue acquéreur des Philippines en versant à l'Espagne, on le sait, 20 millions de dollars, elle proclama bien haut son intention de les doter plus tard d'un *self government*.

Ses actes et ses paroles étaient indubitablement sincères. Mais les meilleures intentions doivent céder à la froide logique des faits. S'il est, à l'heure actuelle, un fait hors de toute contestation, c'est celui-ci : le gouvernement de Washington n'est pas plus à même d'octroyer aux Philippines une indépendance complète, avec garanties contre toute intervention, de nature soit « civile », soit navale, soit militaire, soit internationale, que la Grande-Bretagne ne pourrait prendre un engagement analogue à l'égard de l'Irlande, fût-ce l'État Libre, ou l'Ulster.

# CATHOLIQUES BELGES

## PROPAGEZ

La revue catholique des idées et des faits

Un an, 37.50 francs; six mois 20 francs.

Pour le clergé, 27.50 francs par an.

Numéros specimen gratuits sur demande.

Couleurs et Vernis pour l'intérieur et l'extérieur. — Emaux. — Dorures, etc.

Produits Chimiques purs et industriels

HUILES INDUSTRIELLES

### GEORGES VERMÉEEREN

GAND, Marché du Vendredi. 19-22 et Rue Baudeloo, 2, GAND

Téléphone  
237

Compte Chèques postaux  
22813

Compte courant Banque de Gand  
21200

Couleurs sanitaires MATOLIN & SISCOLIN

LIBRAIRIE DESCLEE, DE BROUWER ET C<sup>e</sup>  
Bruxelles, 50, rue de la Montagne

### AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE

LETTRES D'UN PÈLERIN DE JÉRUSALEM

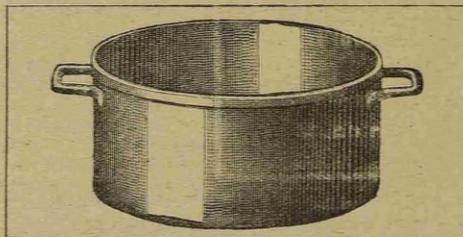
suivies d'une série d'appendices sur le Sionisme  
et sur les livres traitant de l'Orient

par le Chanoine Paul HALFLANTS

Un beau volume de 21x15 de 224 pages, orné de 2 CARTES  
et de 188 PHOTOGRAVURES. Prix : 25 francs.

### Batterie de Cuisine « WMF. »

EN ACIER SILIT



Embouti d'une seule pièce d'après un procédé spécial

IMPOSSIBLE DE FENDRE OU CASSER  
DURÉE ILLIMITÉE. NETTOYAGE FACILE  
SUPPRIME LES FRAIS D'ÉTAMAGE

Demandez Prix et Catalogues aux Agents généraux  
pour la vente en Belgique et le Luxembourg

**F. Lambion & C<sup>ie</sup>** 32, RUE SAINT-JEAN  
BRUXELLES  
TÉLÉPHONE 104,34

### J. Ratinckx & C<sup>o</sup>

13, rue St-Benoit, Mortsel-Anvers

TÉLÉPHONE 576.49 ANVERS

TÉLÉPHONE 576.49 ANVERS

TROUSSEAUX — LAYETTES — DENTELLES

Stores en tous genres — Tapis noués des Flandres

TAPIS D'ORIENT ANCIENS ET MODERNES

### V. SÉGOURA

Rue de l'Hôpital, 43

BRUXELLES — Téléphone 248,71

Restauration invisible de Tapis et Tapisseries  
PRIX MODÉRÉ